

L'ILLUSTRATION.

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 161. VOL. VII. — SAMEDI 18 AVRIL 1846.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'Étranger. — 40 — 80 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Portrait du grand-duc Constantin.* — **Corrier de Paris.** — Ébaulement du tunnel de Courcelles. — Plan du souterrain de Courcelles. Entrée du souterrain; Vue extérieure et intérieure du tunnel. — Des Almanachs. Fac simile des fragments d'un almanach en 1501. — Les quêtes parisiennes. — **Chronique musicale.** — Arrivée de l'ambassadeur de Maroc à Tétouan. Débarquement à Tétouan; Musiciens de l'ambassadeur. Musique et banieres allant à la rencontre de l'ambassadeur; Les enfants de Sidi-ben-Achache, Marche et cortège de l'ambassadeur. — Une nuit de Pâques au Kremlin de Moscou. (Suite et 66.) — Une promenade au Salou, par Bertall. Vingt-neuf Gravures. — **Bulletin bibliographique.** — **Annales.** — **Mode.** Deux Gravures. — **Béas.**

Histoire de la Semaine.

M. le ministre de la marine, pour répondre à l'injonction que la Chambre, par le vote d'un article additionnel au budget de 1846, lui avait faite, l'an dernier, de distribuer dans cette session un compte spécial et détaillé des ressources de la marine, pour témoigner d'une sollicitude égale à celle des législateurs, a présenté un projet de loi dont l'exposé peut tenir lieu du compte exigé et dont le dispositif réclame 95 millions de crédits extraordinaires, pour combler le déficit de notre flotte, et pour remplir le cadre des forces navales du royaume déterminé par l'ordonnance de 1857 et par la décision royale de 1845 concernant les bâtiments à vapeur.

La présentation de ce projet de loi appela naturellement la commission, chargée de l'examiner, à étudier la meilleure organisation de la force navale en France. La commission s'est en effet livrée à cette étude, qui occupe la plus grande partie du rapport de M. Bernoulli, et qui l'a conduite à modifier le cadre établi par l'ordonnance de 1857. Les modifications que la commission propose d'apporter à l'organisation de la flotte touchent à la fois au nombre des bâtiments et à leur constitution. Elle diminue le nombre des bâtiments à voiles; mais en revanche, elle cherche à les rendre plus agissants en donnant à une partie d'entre eux le secours de la vapeur.

Le gouvernement demandait 44 vaisseaux, dont 20 à flot, 20 sur les chantiers avancés aux 22/24 et 4 aux 14/24; la commission réduit ce nombre à 56, dont 24 à flot et 12 avancés aux 22/24. Le gouvernement demandait 66 frégates, dont 40 à flot, 10 aux 22/24 et 16 aux 14/24; la commission propose 33 frégates, en faisant porter la réduction sur la catégorie avancée aux 14/24, qu'elle réduit de 16 à 3 seulement. Le gouvernement demandait 180 corvettes, bricks, bâtiments légers ou de transport; la commission est d'avis de n'en accorder que 156. Ainsi l'effectif des bâtiments à voiles de tout genre, qui, dans le projet du gouvernement, s'élevait à 210 à flot ou en construction, serait réduit à 224, plus deux batteries flottantes.

Cette énorme réduction a surpris beaucoup de membres de la Chambre. Quelques-uns ont supposé que le ministère n'avait proposé un chiffre assez élevé que pour avoir, aux yeux du pays, le mérite de la proposition, s'étant réservé de le faire réduire par la commission, composée en majorité, comme toutes les commissions, de députés qui lui sont dévoués, pour n'avoir pas, en définitive, aux yeux de l'Angleterre, la responsabilité d'une réorganisation sérieuse de notre marine.

Nous n'admettons pas de telles suppositions, et, après avoir déploré les réductions exagérées proposées par la commission dans le nombre des bâtiments à voiles et surtout dans celui des frégates, qui forment, de son aveu même, la meilleure armée de la France, en revanche, nous applaudissons à la pensée qui l'a portée à donner plus d'importance à la vapeur dans leur constitution. Si les vaisseaux et les frégates à voiles, à raison du nombre et du calibre de leurs canons, restent

encore jusqu'ici les moyens les plus énergiques de faire la guerre, ils laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'inconvénient de leur faculté de locomotion. Ce sont des inconvénients qu'on peut lever en se servant de la vapeur, sinon comme moteur principal, au moins comme moteur auxiliaire. En conséquence, le ministère avait proposé d'introduire dans la flotte, des bâtiments toujours puissants en artillerie, mais rendus plus mobiles et plus agissants avec l'aide de la vapeur. La commission a accueilli cette idée en proposant d'en faire un plus large application.

Le débat s'est engagé lundi à la chambre des députés sur ce projet important. La commission n'a guère trouvé de défenseurs de ses réductions que dans son propre sein. Mais la discussion n'a pas été uniquement dirigée contre ses conclusions, et le désordre de la comptabilité, l'absence d'un con-

En 1814, sous Napoléon, 108 vaisseaux et 120,000 gens de mer.

En 1824, sous Louis XVIII, 75 vaisseaux et 65,000 gens de mer.

En 1836, sous Louis-Philippe, 55 vaisseaux et 90,000 gens de mer.

Enfin, en 1846, 56 vaisseaux et 115,000 gens de mer.

TROUBLES DE SAINT-ÉTIENNE. — Tout est devenu tranquille aux environs de Saint-Étienne. Quelques tentatives faites pour s'opposer à la reprise des travaux à Firminy et sur quelques autres points ont été comprimées sans collision, et la généralité des ouvriers est rentrée dans les mines, depuis les fêtes de Pâques. Tout annonce donc que les mouvements extérieurs sont arrivés à leur terme; mais il restera à examiner la grande question de la fusion des compagnies.

LE GRAND-DUC CONSTANTIN A TOULON. — Une escadre russe était en vue de Toulon, le 11 au soir; elle a mouillé dans la rade à six heures et demie. Le 12 au matin, M. le préfet maritime a fait une visite à S. A. I. le grand-duc Constantin et à l'amiral Lutke. Les saluts ont été échangés.

M. le sous-préfet, M. le général commandant le département, M. le maire de Toulon, se sont également rendus à bord du bâtiment qui munte le prince, S. A. I., désirent garder l'incognito qu'elle avait observé partout ailleurs, a demandé qu'on ne lui rendit aucun honneur officiel.

Le grand-duc est descendu à terre; il est allé d'abord à la préfecture maritime, et a visité ensuite l'arsenal du Mourillon et le fort Lamalgue.

PROCHAIN ARRIVÉE D'IBRAHIM-PACHA A PARIS. — Ibrahim-Pacha doit arriver le 24 avril à Paris, où il habitera l'Élysée-bourbon avec les personnes qui l'accompagnent ou le suivent, et dont voici les noms : S. Exc. Soliman-Pacha (le colonel Selvel), major général de l'armée égyptienne, et son fils Scander-Bey, enfant de douze ans; Ibrahim-Bey, colonel du 1^{er} régiment de la garde, officier d'ordonnance; le lieutenant-colonel Bonfort, intendant; Nubaz, interprète; Karabul, secrétaire.

AFRIQUE FRANÇAISE. — Un rapport du général Cavaignac: est venu confirmer les détails que nous avons donnés dans notre dernier numéro sur le défilé qui lui fut adressé par un chef fanatique, et que le brave général accepta. El-Fadel, qui est venu si résolument attaquer la colonne d'un de nos plus braves officiers généraux, avait promis à ses cavaliers d'escamoter les troupes françaises, en ordonnant à la terre de s'ouvrir sous leurs pas, et, sans doute, et illuminé d'ait de homme loi en croyant à sa puissance. Dans tout autre pays, cet homme serait considéré comme un fou et traité comme tel; mais en Algérie il n'en sera pas de même. El-Fadel prouvera, le Koran à la main, que ce qui est arrivé devait être, parce que Dieu l'a voulu, et que Dieu l'a voulu pour éprouver la foi de ses serviteurs. Il ira à ceux qui survivent, que ceux qui sont morts douteront de sa mission, et que Dieu, qui sait tout, les a fait mourir pour les punir de leur incrédulité.



Le grand-duc Constantin, second fils de l'empereur de Russie.

tré efficace dans l'administration de la marine, ont été signalés et vivement reprochés par plusieurs orateurs.

A l'occasion de cette importante discussion, M. le baron Charles Dupin, membre du conseil d'amirauté, a publié une brochure qui a pour titre : *Observations à MM. les députés sur le nombre de vaisseaux et de frégates qui conviennent à la France.* Nous trouvons dans cet ouvrage des renseignements qui ont leur importance. Ainsi l'auteur a fait le tableau comparatif de la marine française à diverses époques de notre histoire, depuis Louis XIV.

Ainsi en 1680, sous Louis XIV, la France avait 110 vaisseaux de ligne et 66,000 gens de mer.

Pendant la régence, sous le prince de Fleury, la décadence de notre marine fut telle, que la France ne comptait plus, dans ses ports militaires, qu'un seul et vieux vaisseau de ligne.

En 1780, sous Louis XVI, la France avait 81 vaisseaux de ligne et 100,000 gens de mer.

On lit dans l'*Akkbar* les détails suivants sur les mouvements de la colonne du général Jusuf et d'Abd-el-Kader :

« M. le général Jusuf, ayant reçu le 29 un ravitaillement conduit par la colonne du commandant Carabaccia, a quitté El-Beida avec une colonne légère pour traverser le Djebel-Amour et aller attaquer Abd-el-Kader, qui se trouvait sur les pentes méridionales de cette montagne, à El-Khicha. Il était arrivé à six lieues du camp de l'émir, lorsque celui-ci, informé de la marche de nos troupes, a quitté le pays et s'est porté dans l'ouest chez les Ouled-Sidi-Chikh, sur le méridien de Mascara. Le général, ne pouvant le suivre faute de vivres, est retourné à El-Beida, où il s'est de nouveau ravitaillé. Il allait repartir pour l'ouest, lorsqu'il a appris qu'Abd-el-Kader était revenu dans l'est et se dirigeait sur les Ouled-Nail-Gherab, ou occidentaux, vers le Djebel-Sahari. Il s'est mis aussitôt à sa poursuite de ce côté. En même temps, notre Khalifa de El-Aghonai, Sid-Ahmed-ben-Saleu, s'est occupé de réunir ses gnomes pour aider à cette poursuite. El-Dydid et Ben-Auda, qui ont à se faire pardonner leur récente défection, qu'ils disent avoir été le résultat de circonstances impérieuses, ont promis de faire cause commune avec nous. En quittant El-Beida, le général Jusuf a fait faire par deux escadrons une petite razzia sur deux douars des Azeliz, à qui on a pris quelques troupeaux. El-Karoubi, agha de Oud-Kelhi, et El-Zitouni, kaid des Cherif (tribus qui se trouvent dans le coude formé par le Djebel-Amour et le Djebel-Sahari), étaient dans ces douars : le premier a dû son salut à la vitesse de son cheval, mais l'autre a été tué. C'est lui qui avait organisé le guet-apens dans lequel M. Lacote a été pris. Dans la nuit qui a suivi la mort de Zitouni, quelques cavaliers du goum ont coupé la tête de ce chef et l'ont emportée clandestinement à Tiaret, afin de faire connaître aux tribus de cette circonscription que la trahison commise envers le chef du bureau arabe de Tiaret était enfin vengée. »

TAITI. — Le navire baléarien *l'Harmonie*, arrivé au Havre ces jours derniers, s'est parti le 16 décembre de la rade de Papeiti, où il avait touché. Il a apporté pour le gouvernement des dépêches qu'on dit peu rassurantes pour l'avenir du protectorat de la France. Voici, selon le *Journal du Havre*, les nouvelles qu'il apporterait :

« L'état de défiance et de sourde hostilité qui depuis si longtemps règne entre les autorités françaises, les naturels retranchés dans leurs camps, et la reine Pomaré réfugiée dans les îles Sou-Sou-Vent, continue de subsister sans aucune amélioration. Loin de là, confinés sur une petite portion du littoral, où des travaux de communication et de défense protègent leur position, les occupants sont presque absolument sans rapports avec l'intérieur de l'île, et chaque jour leur situation devient plus difficile. Indépendamment des embarras politiques, les actes d'une administration assésée par des difficultés de toute espèce peinent parmi les colons de graves inconvénients ; on se plaignait d'exigences arbitraires et de l'influence dominante que les missionnaires anglais exercent comme par le passé, et qu'encourage la faiblesse du gouvernement. »

« Au milieu de ces complications, un incident sur lequel nous nous exprimons avec réserve était venu raviver le soupçon, qu'une intervention étrangère continuait ses intrigues et travaillait à fonder l'esprit de rébellion. »

« Vers le milieu de novembre, le vaisseau le *Collingwood* qui, quelques mois auparavant, avait salué par ordre le pavillon du protectorat, s'était représenté à Papeiti. Cette fois, il prétendait se dispenser du salut, et il fallut une injonction formelle et minime de l'autorité française, pour le contraindre à rendre au pavillon les honneurs que lui doivent toutes les nations amies. »

« Après un séjour de peu de durée, le *Collingwood* quitta la rade de Papeiti pour se rendre aux îles Sou-Sou-Vent, où résident Pomaré. Le bruit se répandit, après son départ, que on avait acquis la preuve que des proclamations, parties de son bord et invitant les naturels à persister dans leur attitude hostile, avec promesse d'un appui extérieur, avaient pénétré dans l'île. Quoi qu'il en soit de ce bruit, la frégate de 60, *l'Uranie*, devait appareiller de Papeiti, dans le mois de décembre, pour aller surveiller les mouvements du *Collingwood* dans les parages insulaires. »

« Ainsi, prolongation de l'état précaire du protectorat, continuation de l'attitude hostile des naturels et de Pomaré, réapparition des intrigues anglaises, tel est le résumé des nouvelles que nous apporte *l'Harmonie*, et sur lesquelles nous espérons pouvoir donner prochainement de plus amples détails. »

AFFAIRES DE LA PLATA. — Voici quelques détails qui nous donnent la confirmation et le complément des nouvelles reçues par *l'Apollo*, parti de Montevideo le 1^{er} février :

« La flottille de bâtiments de commerce qui compose l'expédition du Parana a commencé à remonter le fleuve comme nous l'avons dit, et déjà, le 16 janvier, elle se trouvait à trente milles de Santa-Fé, précédée de la frégate à vapeur de S. M. le *Firbrand*, et du steamer français le *Fulton*. Dans la soirée de ce même jour, quelques coups de canon ont été tirés sur le convoi, d'un hauteur, à un endroit où la rivière se resserre ; mais aucun des bâtiments ne paraît en avoir éprouvé d'avaries. »

« Après le passage de la flottille, le général Barrios est venu avec des forces supérieures attaquer un faible corps de troupes argentines qui gardaient Maldonado, et les a tuées en pièces ; par suite, cette position a été abandonnée, et plus de trois cents familles ont dû chercher un refuge à Montevideo. »

« La chambre des représentants de Buenos-Ayres a accordé à Rosas, sur sa demande, une subvention de 2,500,000 piâtres par mois, pendant tout le temps que durera la guerre, et encore pour trois mois après. »

« Les lettres de Buenos-Ayres, du 27 janvier, annoncent que le dictateur se préparait activement à la résistance ; il concentrait des forces considérables et une grande quantité de munitions à la Guardia de Hujan, distante d'environ trente lieues de la capitale. La milice nationale doit s'y rendre

aussi : le président a fait adopter une loi qui frappe une énorme contribution de guerre sur tous les résidents étrangers. »

HAÏTI. — Des événements importants viennent de se passer en Haïti ; comme ils sont de nature à rassurer les esprits sur une rupture imminente entre la France et ce gouvernement, nous devons entrer dans quelques détails.

Le général noir Pierrôt, commandant de l'arrondissement du Cap au moment de la mort du président Guérrier, avait refusé de se rendre à la résidence du Port-au-Prince, chef-lieu du gouvernement depuis la réunion des diverses parties de cette grande île.

Il vivait isolé des secrétaires d'Etat et du conseil organisé à la place des pouvoirs créés par la constitution votée de 1845, et était entouré d'une lui-même sans lumières suffisantes, que d'hommes incapables.

L'affaire de l'agent consulaire français, M. Dubrac, n'était fondée que sur un malentendu, qu'une indemnité pouvait terminer. Le président la gâta par une proclamation dans laquelle on s'attaqua aux intentions du consul général français, M. Levasseur. C'était marcher de faute en faute. Il avait laissé considérer la séparation de la partie de l'est, sous le nom de république dominicaine.

L'opinion publique s'est enfin alarmée de tant d'incapacité ; les citoyens et les troupes du quartier de l'Arthibonite ont fait un mouvement, à la fin de février, et ont offert la présidence de la république au général noir, commandant ce quartier, M. Riché ; celui-ci accepta le pouvoir par une proclamation imprimée du 1^{er} mars, à laquelle on adhéra aussitôt et sans effusion de sang tous les autres quartiers de la république, auxquels l'arrondissement du Port-au-Prince donna l'exemple. La résistance n'existe plus que de la part d'un chef qui a voulu faire des conditions, et qui n'a qu'une vingtaine d'hommes autour de lui.

D'après les publications officielles du 4^{er} mars 1846 que nous avons sous les yeux, le président Riché a choisi pour président du conseil des secrétaires d'Etat et pour le département de la guerre, un autre général noir, M. Lazare ; pour secrétaire de la marine et des affaires étrangères, M. Dupuy, que nous avons vu en qualité de négociateur à Paris en 1845, au nom du président Hérad. Les deux secrétaires d'Etat passent pour des généraux d'expérience et de capacité.

La constitution de 1816 sera remise en vigueur après qu'elle aura été soumise à une révision ; en attendant, le conseil d'Etat est porté à trente-six membres et prend le titre de sénat ; on y a ajouté six membres nouveaux pris dans toutes les nuances d'opinion ; l'un est le fils du président Guérrier, un autre appartient au parti de l'ex-président Hérad.

Cependant de l'amnistie qui a été accordée à tous les condamnés et bannis politiques, sont exceptés Boyer, Hérad, et le chef de son conseil, celui qui lui a fait commettre toutes ses fautes, Hérad-Dumesle.

Quant à l'ex-président Pierrôt, qui a fait sa soumission, il est maintenu dans son traitement de général de division, et une résidence lui est seulement assignée par le gouvernement nouveau.

Le gouvernement a immédiatement désavoué les actes du président Pierrôt qui s'écartaient du droit des gens, à l'égard des gouvernements étrangers.

Déjà le conseil d'Etat, dans un rapport du 18 décembre 1845, que nous avons sous les yeux, s'était séparé du premier magistrat de la république, et avait accordé à M. Dubrac une indemnité de cinq mille gourdes ; il s'est livré à la discussion des griefs de M. Levasseur, consul général de France, dans les termes les plus modérés, et sans aucune expression blessante pour sa personne et pour ses intentions. Il en appelle à l'équité du gouvernement français sur l'appréciation de ces griefs.

Nul motif ne peut donc s'opposer en ce moment à un rapprochement, et M. Levasseur, qui attend à la Havane les ordres de son gouvernement depuis le 51 décembre qu'il s'est embarqué sur la *Thétis*, n'a plus de satisfaction personnelle à réclamer pour les expressions dont le président Pierrôt s'est servi à son égard, et qui sont désavouées dans le manifeste du président Riché en termes généraux.

AMÉRIQUE CENTRALE. — Les républiques du Centre-Amérique sont loin d'être dans un état pacifique, et d'après les derniers avis reçus, leurs dissensions intestines paraissent être plus intenses que jamais. La guerre paraît sur le point d'éclater entre la Nouvelle-Grenade et la république de l'Equateur ; le gouvernement de cette dernière, au mépris des traités, a, dit-on, donné asile et un grade élevé dans son armée au général Ovanda, meurtrier d'un citoyen de la Nouvelle-Grenade, le grand maréchal Sucre. Le ministre de la Nouvelle-Grenade a demandé la remise du criminel, mais on lui a répondu par une insulte grossière, ce qui l'a forcé à demander ses passe-ports. Les deux nations se préparent à une lutte acharnée, mais on assure que l'armée de la Nouvelle-Grenade est de beaucoup supérieure à celle de la république de l'Equateur.

Des journaux de Caracas, du 31 janvier, se plaignent vivement de la conduite tenue par l'Espagne à l'égard de la république de Venezuela, son ancienne colonie, dont elle a cependant reconquis l'indépendance. Un navire dernièrement arrivé de La Guayra à San-Sebastian, n'ayant pu obtenir la permission de débarquer, cette violation des traités a vivement ému le gouvernement vénézezien, qui doit, assure-t-on, envoyer un ambassadeur à Madrid, pour obtenir qu'à l'avenir nul semblable affront ne puisse être fait au pavillon vénézezien.

FIN DE LA RÉPUBLIQUE DU TEXAS. — La république du Texas cesse d'exister par le fait de son incorporation définitive aux Etats-Unis. Cet acte solennel a été accompli le 13 février à Austin, par la convention nationale, réunie pour la dernière fois. Deux discours ont été prononcés à cette occasion : l'un de M. Jones, qui a abdicqué la présidence de l'ancienne république ; l'autre, M. Henderson, qui est entré en fonction comme gouverneur du nouvel Etat.

Les deux chambres, composant la législature texienne, se sont organisées le lendemain, 16 février.

ESPAGNE. — Le ministère Narvaez a cessé d'être, et un ministère, présidé par M. Isturitz, lui a succédé. Le duc de Valence a vu se retirer tout à coup de lui et les favoris de la cour, qui l'aura trouvé compromettant, et la confiance de l'armée, qu'on lui croyait toute dévouée. Le conseil lui a été obligamment donné de quitter l'Espagne, et la fortune a voulu que le même hotel de Bayonne abritât en même temps, outre Narvaez, l'enfant don Henrique, qui avait exilé quelques jours avant de tomber du pouvoir, et sa propre femme, dont il était séparé depuis le lendemain de son mariage, et qu'il avait enfin déterminé à venir partager une fortune qu'il croyait durable.

M. Isturitz annonce d'assez bonnes intentions ; lui en permettra-t-on la réalisation ? Déjà on semble vouloir lui rendre impossible de compléter son administration. Le peuple et les milices de quelques provinces ne croient pas le règne de la camarilla terminé, car des soulèvements progressistes se sont manifestés.

ANGLETERRE. — Sir Robert Peel a annoncé des mesures importantes relatives aux bills sur les chemins de fer, mais l'ajournement du parlement pour les fêtes de Pâques a suspendu toute discussion pendant douze jours.

La *Gazette de Londres* a publié des lettres patentes qui accordent la dignité de pair du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande au très-honorable lieutenant général Sir Henry Hardinge, gouverneur général de l'Inde, ainsi qu'à ses héritiers mâles légitimes, avec le nom et le titre de vicomte Hardinge de King's-Newton, dans le comté de Derby. La reine a également accordé la dignité de pair du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande au général Sir Hugh Gough, général commandant en chef les forces de S. M. dans les Indes orientales, ainsi qu'à ses héritiers mâles légitimes, avec le nom et le titre de baron Gough de Chin-Keang-Foo en Chine et de Maharadpore et du Suldage dans les Indes orientales.

DESASTRE. — Un phénomène fort effrayant est signalé par une lettre de Karoly (Hongrie). Le 15 mars, le mont Mormentz, haut de 1,800 pieds, à l'entrée du défilé de Borsoe, s'est fendu tout à coup et a obstrué le cours de la rivière, large de 500 pieds en cet endroit. Tout le pays en amont a été inondé.

NECROLOGIE. — M. Sevestre, membre de la convention nationale, est mort à Livery, près de Tournan, le 6 de ce mois, dans sa quatre-vingt-quatorzième année. Exilé en 1815, il n'était rentré en France qu'après la révolution de 1830.

Courrier de Paris.

Ordinairement l'histoire de la quinzaine de Pâques mérite d'être illustrée et son programme est très-varié. C'est d'abord Longchamp et tout ce que ce vieux nom rappelle et nous entend, c'est le printemps qui sourit, la vie d'été qui s'inaugure ; c'est l'église qui s'empuit de parfums, de chants et de feuillage ; c'est le concert qui éparille ses mélodies dans toute la ville ; que sais-je encore ? c'est la mode qui prépare ou accomplit ses plus merveilleuses métamorphoses. Heureux temps ! Alors tout rajeunit et se renouvelle, les salons, les promenades, les théâtres, tout le plaisir de Paris est remis à neuf, on compte sur des distractions imprévues, on s'apprête à voir de nouveaux visages, on s'attend à toute sorte de surprises ; quoi de plus simple que de trouver d'abord un mécompte ?

Malgré tous les avertissements, notre Paris avait révé encore son Longchamp, et quoique le plus souvent la préséance d'un plaisir soit à peu près tout ce qu'on goûtera du plaisir lui-même, Paris a bien le droit d'accuser Longchamp et de lui jeter la pierre. Jamais personnage attendu ne se dérobait plus effrontément à la curiosité publique. Le ciel souriait, il y avait dans l'air des parcelles de printemps, les spectateurs étaient nombreux, et il n'y a pas eu de spectacle, si ce n'est celui qu'offrait la foule elle-même, toujours si heureuse de se sentir pressée, poussée, portée, couloyée et foulée.

Les cérémonies religieuses ont fait d'ailleurs une puissante diversion aux attroupements mondains. On sait qu'entre le dimanche des Rameaux et le dimanche de Quasimodo les églises reçoivent de nombreux visiteurs. Cette année, le concours des fidèles égalait presque celui des simples curieux ; des flots d'auditeurs se pressaient autour de la chaire des prédicateurs, la foule n'était pas moins épaisse et compacte à la célébration des offices. On a souvent répété que les quarante paroisses ou succursales de Paris ne sont pas suffisantes pour les besoins religieux de ses habitants ; ces lamentations ont fini par retentir jusque dans le sein du conseil municipal, et il ne se passe guère d'année maintenant qu'on ne jette les fondements de quelque nouveau monument du culte. Une église, placée sous l'invocation de sainte Clotilde, s'éleva bientôt sur la place Belle-Chasse ; les fonds nécessaires ont été votés, les crédits ouverts, pour commencer les travaux on s'attend plus que l'approbation de la commission des bâtiments publics aux plans de l'architecte. Quel style donnera-t-on de préférence à l'édifice ? Sera-t-il grec, quel ou byzantin ? Cette question est, dit-on, pour les approbateurs jurés, la tour de Babel, et la confusion des langues s'est glissée parmi eux. Du grec ou du grec, qui l'emportera ? Si ce n'est l'un, ce sera l'autre, et nous ne voyons pas la grand suite de faire attendre les fidèles. L'architecte de la future *Sainte-Clotilde* est Allemand et tient bon pour le gothique. Il s'appelle Gau ; il n'y a pas lieu de craindre une œuvre de Vandale.

Longchamp, l'église, les concerts, les théâtres, tel est le cercle où se circonscrivent nos nouvelles, nous ne sortirons pas aujourd'hui de ce quatuor. A la vérité, la musique n'est

pas de notre compétence, mais le *Courrier* ne peut-il élever ses brillants et charmants dominoes, à la condition de n'y pénétrer jamais. Son devoir, c'est de courir, de courir toujours, au risque de perdre haleine en route, ce qui lui arrive quelquefois. Après les sables du désert, l'Arabe sans doute les douceurs de l'oasis, il se trouve l'ombre pour son front fatigué, une onde salubre où se baigne son corsaire; le nôtre, moins heureux, entend toujours retentir à ses oreilles la grande parole de Bossuet : Marche! marche! et s'il nous est permis de nous montrer un peu partout et à tous propos, nous ne saurions déployer notre toute nulle part. Comme Lenore ou comme Mazeraipe, nous sommes emportés tout à travers un monde très-réel, au quel la rapidité de notre course doit souvent dénaturer les apparences du fantastique.

Connaîsez-vous Ole-Bull? Ole-Bull est le violoniste le plus fantastique qui ait paru depuis Paganini; c'est le phénomène musical de la semaine, et c'est à ce titre de phénomène que nous réclamons notre part de sa biographie. Ole-Bull n'est pas un inconnu pour le monde parisien, mais depuis le jour où il vint pour la première fois dans la capitale, tant de phénomènes lyriques ou non s'y sont succédés, tant d'événements s'y accomplirent, qu'en vérité Ole-Bull aura tout le mérite de la nouveauté et de l'imprévu. Ole-Bull est Norvégien, son histoire est une page de roman, tout ce qu'il y a de plus romanesque et de plus fabuleux. Il y a de la féerie dans son existence, et les *Contes* d'Hoffmann palissent auprès des siens. Ole-Bull est un nouvel exemple du génie aux prises avec la misère; son nom estacques depuis longtemps au martyrologe des grands artistes. Il y a de la vie privée d'Ole-Bull des circonstances étranges et lamentables, des détails de pénurie qu'on retrouve dans celles de Tasse et de Corrége. Son premier séjour à Paris fut des plus lugubres; tous les chiens avaient cessé devant le choléra. Ole-Bull, déjà fort appauvri par ce silence universel, se vit en outre dévalisé par des voleurs qui lui enlevèrent jusqu'à son violon. Dans un accès de désespoir, il se jeta dans la Seine. Au bout de ces épreuves, Ole-Bull, repoussé de Paris par la peste et aussi par l'indifférence publique, gagna piedestrement l'Italie. Son nom saxou ou wèlch y effraya les imaginations encore pleines des accents de Paganini. Comment, d'ailleurs, les Florentins eussent-ils cru à un Orphée sorti des régions polaires? Un bien heureux hasard vint au secours de l'artiste scandinave. Ce soir-là, madame Malibran, accompagnée de M. de Beriot, devait donner un concert à la *Perugia*; l'heure approche, la salle est comble, nos Florentins pleins d'impatience, quand, tout à coup, de Beriot se sent indisposé. C'est alors que Ole-Bull propose à la place du grand virtuose parisien; on murmure, mais il joue; et si bien, qu'on le couvre d'applaudissements et de couronnes. A la suite de ce triomphe, le violon d'Ole-Bull fit le tour de la péninsule, et alla charmer l'Angleterre après avoir enchanté Paris. Un jour beaucoup plus content que nous vous dirai bientôt à quel point l'enchantement dure encore; c'est aujourd'hui même qu'Ole-Bull se fait entendre dans la salle Ventadour.

Ce concert est un événement. A côté des noms de Rossini, de Liszt et d'Ole-Bull, on y lit celui de M. Jules Janin, qui, l'été dernier, au château de Buhl, écrivit une cantate pour M. Liszt, entre deux feuilletons. Il se trouve que dans le cours de la même semaine, M. Janin aura fait son entrée dans la poésie lyrique, et sa rentrée dans le roman. Le spirituel écrivain vient de porter une main résolue et armée de ciseaux sur la *Clarisse Harlowe* de Richardson. « A ce chef-d'œuvre que manque-t-il pour être achevé? d'être diminué. » Ainsi s'est dit M. J. Janin, après Jean-Jacques, et il s'est mis à la besogne, élaguant, taillant de et de là un épisode, un incident, un personnage, et supprimant, au profit de l'action et de sa rapidité, le moins possible de la grâce, de la vraisemblance, du charme et de la couleur de réalité répandue sur ce merveilleux roman.

Le Théâtre-Français a profité de la clôture pascalle pour

faire un bout de toilette et rendre à sa salle quelque fraîcheur et nouveauté. On a passé l'éponge dans les couloirs et dans le foyer, rafraîchi le papier des loges; ne pouvant se faire beau, on s'est fait jeune le mieux possible, on s'est mis du fard sur les joues et du vermillon sur les lèvres. A la bonne heure, et la propreté à son mérite et ses attraits. Mais est-ce là tout? et après les soins que réclamait sa toilette, le Théâtre-Français va-t-il s'occuper de ceux qu'exigent sa santé et sa vie dramatique? Si l'on pouvait restaurer sa troupe comme sa salle, et badigeonner un peu son monde, tout n'en irait que mieux. Voilà longtemps que l'édifice tragico-comique menace ruine, n'est-il pas temps enfin de songer à l'élever?

En attendant, MM. les comédiens du point fait leur rentrée, tout doucement et comme à l'ordinaire, sans tirer à conséquence. Autrefois cette rentrée offrait le caractère d'une véritable solennité, la troupe choisissait un orateur pour haranguer le public et lui demander la *continuation de ses bontés*. On s'expliquait sur le passé, et surtout sur l'avenir. La harangue était tournée en compte rendu, bien plus qu'en compliments. Les annales du théâtre ont conservé la plupart de ces discours que le public écoutait avec intérêt, et que parfois il accueillait avec transport. Il est vrai que les orateurs furent successivement un Lekain, un Prévile, un Molé, un Fleury, et dans ces derniers temps un Talma. Heureux jours de la Comédie-Française, qu'étes-vous devenus? et comment aujourd'hui les choses ne se passeraient-elles pas tout autrement? Le temps des plaisirs savants et délicats n'est plus, les comédiens ne se reconnaissent point de juges, et en effet, ils n'en ont plus. C'est en vain qu'ils demanderaient au parterre de nos jours des appréciateurs éclairés, de ces *amateurs de l'art*, comme disait Bazincourt, dont le suffrage valait la plus belle des couronnes. De même pour l'auteur dramatique, et désormais la voix du petit vicillard, celle qui nous a donné peut-être Molière en lui criant à propos : à Courage, voilà la bonne comédie! — cette voix est désormais muette et ne saurait plus se retrouver.

L'Odéon, ce Théâtre-Français ultrarapin, n'a pas chômé pendant la sainte semaine; il tient à conquérir et gagner sa modique subvention à la sueur de son front; salle d'asile pour tant de jeunes talents méconnus ou délaissés en plus haut lieu, l'Odéon, à défaut d'un public assidu, leur offre comme dédommagement le luis cloch de ses représentations et la permanence de son affiche. Sans l'Odéon, il est présumable que MM. Ponsard, Latour et Ancier n'existeraient pas, l'Odéon est un essayeur dramatique toujours en travail, un grand chercheur d'œuvres nouvelles et de réputations à établir. Hier encore il mettait sur la route de la renommée et du Théâtre-Français un talent très-jeune et déjà très-distingué, M. Ernest Serret, l'auteur des *Touristes*.

Gatineau, homme marchand en retraite avec cent mille francs de rente, vint un genre titré pour sa fille, et, pour le moment, elle cherche aux eaux de Bade. Une foule de touristes des deux sexes et de tout âge s'y trouvent en même temps que lui dans des intentions matrimoniales, lorsqu'on annonce qu'un duc de Planètes, autre touriste, est à Bade incognito, et voilà que chacune de ces dames et demoiselles se persuade que l'illustre étranger est caché sous le frac du galant qu'elle a distingué. Rose Gatineau, plus tendre et moins ambitieuse, est la seule qui ne rêve pas cette haute position pour celui qu'elle préfère, un pauvre jeune peintre, bien simple et bien timide en apparence, le vrai lion de l'aventure néanmoins, et le duc de Planètes pour tout de bon. Toutes ces amourettes sont fort gentiment conduites durant trois actes. On a applaudi des caractères finement indiqués, des détails heureux, une versification facile et enjonnée. C'est pour l'auteur un début du plus heureux augure. Les vers suivants ont été très-bien reçus et méritaient cet accueil :

Nous différons d'humeur, de goût, de caractère,
Mais cela garantit le bonheur sur la terre;

La femme ne doit pas, trop docile au mari,
Pleurer parce qu'il pleure, et rire s'il rit.
Que! plaisir à vouloir, si l'autre veut de même?
La contrariété rend le désir extrême.
Aussi les onions, heureuses de tout point
Sont celles de ces gens... qui ne concordent point.

Le théâtre du Palais-Royal, le plus prodigue de tous, a donné, coup sur coup, deux vaudevilles. Dans *Mort civilement* (ainsi s'intitule le premier), il s'agit d'un pauvre diable qui s'expatrie jadis par peur de la justice à la poursuite de son homonyme. Revenu des Indes ou du Chili, dans son village, il trouve sa veuve (car il est mort civilement et par contumace), prête à convoler en secondes noces avec un municipal. Dans cette affreuse situation, notre homme, qui se voit enlever du même coup sa femme, sa fille, son bien et jusqu'à son moi, comme dit Sosie, va se jeter à l'eau, quand le municipal, plus épris de la fille que de la mère, lui adresse ces paroles en le couchant en joue : « Si tu t'avisés de vouloir mourir, je te tue. » *Mort civilement* a été entéré le plus honnêtement du monde. L'esprit de MM. Mélesville et Carmouche est ordinairement moins lugubre.

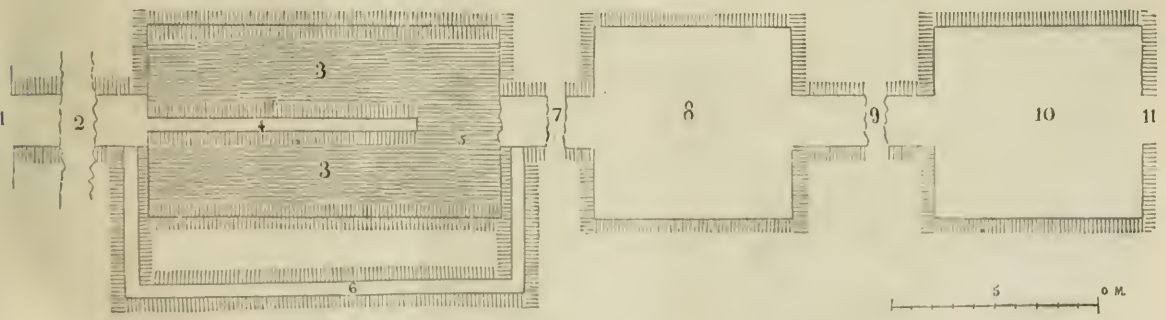
Mademoiselle ma femme n'a guère été plus favorablement accueillie. Un petit diplomate, séparé de sa jeune femme le jour même de ses noces, la retrouve deux ans après, sans la reconnaître d'abord, et se met à lui faire la cour sur nouveaux frais. C'est une épreuve, — on ne sait trop laquelle, — que madame ou mademoiselle Henriette fait subir à son époux. Mademoiselle a été assez loin dans l'épreuve pour que monsieur conserve l'idée scabreuse de jeter des doutes dans l'âme de madame, au sujet de son identité. Mais tout s'explique et finit... par des chansons. Mademoiselle Nathalie, dans le rôle principal, est excellent Grassot, dans un personnage épisodique et divertissant, ont déployé toute leur verve; cependant le public l'a fatigué et n'a mordu à cette joie que du bout des lèvres.

Dans ces derniers jours, les tribunaux ont eu aussi leurs représentations dramatiques, et la chronique judiciaire a enrichi ses annales de deux ou trois meurtres, d'une inépuisable de vols et autres misères. La mansuétude des jurés n'a pas cessé de couvrir quelques têtes criminelles de l'absolution des *circonstances atténuantes*. Un fils assassine son père, une femme empoisonne son mari... attendi les *circonstances atténuantes*, etc., etc. D'où vient cependant que cet esprit de tolérance que le jury a parfois pour le meurtre l'abandonne tout à coup dès qu'il s'agit du vol caractérisé? Croirait-il l'attentat contre les personnes plus digne d'indulgence que l'attentat contre les choses ou la propriété? Ceci est un cas de conscience dont le courrier de l'*Illustration* recommande l'examen à la sagacité des philosophes.

Voilà que pour finir, on nous annonce l'apparition d'un nouveau feu. C'est l'homme incombustible. Il plonge son bras dans l'eau bouillante; il utilise ce liquide enflammé comme boisson; il étouffe dans sa main des charbons qui brûlent, il se roule dans les flammes et couche dans un four. Ce phénomène imprévu va faire concurrence à la fille électrique. La science, du reste, ne le répudie pas, et l'on cite déjà deux savants qui ont pris feu pour lui.

Éboulement du tunnel de Courcelles.

Nous avons raconté, dans notre dernier numéro (*Histoire de la Semaine*, page 82), l'accident arrivé près de Lusancy, dans les souterrains de Courcelles, sur les bords de la Marne, au-dessus de la Ferté-sous-Jouarre. Un éboulement avait en-



Du souterrain de Courcelles. — 1. Entrée du souterrain. — 2. Petite galerie de 160 mètres. — 3. Abutement en grand de 17 m. sur 40 m., dans lequel l'éboulement a lieu. — 4. Galerie de sauvetage abandonnée. — 5. Galerie de sauvetage en mineure et abandonnée après éboulement par les ouvriers mineurs. — 6. Petite galerie de 14 mètres. — 7. Abutement en grand m. cône de 9 m. 50 c. — 8. Petite galerie de 50 m. — 9. Abutement en grand non terminé, mais blindé. — 10. Petite galerie de 60 mètres. — 11. Petite galerie de 60 mètres. — 12. Bigote servant de communication avec les ouvriers ensevelis.

seventy-dix-neuf ouvriers mineurs. Nous avons dit comment, à l'aide d'un caniveau établi pour l'écoulement des eaux, on était parvenu à se mettre en communication avec eux, et leur faire passer de la lumière, des provisions et de l'air. Dès le jour même on travailla activement à leur délivrance.

Malheureusement les premiers travaux, entrepris avec une

ardeur trop prompte, n'eurent pas d'heureux résultats. On perdit deux jours à un essai de déblaiement infructueux. L'ingénieur du chemin, M. Garnier, qui se trouvait sur les lieux au moment de l'événement, était resté trois jours et trois nuits dans la galerie sans vouloir prendre de repos. Une fièvre violente se déclara, et il fallut l'emporter dans une mai-

son voisine, où des secours bien administrés firent disparaître les premiers symptômes d'une maladie grave.

On fut donc obligé d'abandonner la galerie commencée; car, ouverte dans l'éboulement même, elle n'avait abouti qu'à des blocs de grès qu'on ne pouvait pas songer à percer. Alors on fit venir de Paris un appareil de sondage de M. De-

goussée. Mais on ne put pass'en servir, et on dut commencer une seconde galerie.

Le souterrain de Courcelles, qui s'ouvre sur un des coteaux du village de ce nom, aura 955 mètres de longueur; 200 mètres environ étaient percés et les travaux se poursuivaient nuit et jour, grâce à un système d'éclairage organisé dans le tunnel, lorsque le vendredi, 5 de ce mois, à dix heures du matin, l'éboulement eut lieu sur une longueur de 41 mètres dans le centre de la galerie. Les dix-neuf ouvriers ensevelis avaient devant eux une masse de terre de 41 mètres d'épaisseur, et sur leur tête une hauteur égale à celle du mont Valérien. Pour arriver jusqu'à eux, il fallut donc percer 56 mètres de terre.

La galerie qu'on ouvrit alors était parallèle au tunnel, large de 1 mètre 40 centimètres et haute de 1 mètre cinquante centimètres. Douze ouvriers seulement pouvaient travailler en se relayant nuit et jour, de trois heures en trois heures.

Les ouvriers ensevelis avaient 200 mètres de galerie bien sèche pour se promener. Au moment de l'éboulement, toutes leurs lampes furent éteintes; ils restèrent pendant vingt-quatre heures privés de lumière et dans les plus cruelles angoisses. Quand on eut établi des communications avec eux, on leur fit passer des vivres en quantité suffisante; mais on craignait surtout qu'ils ne manquaient d'air. Leur prison n'en contenait que 2,000 mètres cubes, et ils en consumaient 361 par

jour, — 19 par homme. Trois ventilateurs fonctionnaient constamment pour leur en envoyer.

Un moment l'on eut des craintes plus vives. Le caniveau

vrance. Ce fut d'après leurs indications que notre dessinateur, envoyé tout exprès sur le théâtre de cet événement, a fait le dessin et le plan que nous publions avec cet article.

Enfin le dimanche 12 mars, à l'heure fixée d'avance par les ingénieurs, les ouvriers du dehors et les ouvriers ensevelis se rencontrèrent après dix grands jours de travaux d'une part et de souffrances de l'autre. Sauveteurs et sauvés se précipitèrent dans les bras les uns des autres avec l'effusion la plus vive et la plus touchante. Toute la population des environs, avertie que la délivrance approchait, s'était rendue au souterrain et prodigua aux resuscités les marques d'un profond intérêt. Toute la soirée il y a eu fête à Lusancy et le long des chemins de la Ferté.

On pouvait craindre que le passage subit au grand air et l'émotion n'amenassent quelque accident; heureusement, il n'en fut rien. La santé des dix-neuf ouvriers est aussi satisfaisante que possible.

Une somme de cinq cents francs, recueillie sur place, fut distribuée aux mineurs qui ont opéré le sauvetage. Les soldats du génie envoyés par le ministre de la guerre n'ont pas eu à donner un seul coup de pioche, les ouvriers n'ont pas voulu laisser à d'autres le soin de sauver leurs camarades.

Voici les noms des ouvriers ensevelis :

- Rougeron Maçon.
- Tourette Mineur.
- Bellon Id.

ancien soldat du génie.



(Entrée du souterrain de Courcelles au moment des travaux de sauvetage.)

par lequel on communiquait avec eux s'obstrua. Heureusement on parvint à le déboucher.

Cependant les travaux avançaient rapidement et sûrement. Les ouvriers ensevelis travaillaient eux-mêmes à leur déli-



(Vue intérieure du tunnel de Courcelles après l'éboulement.)

- Matthieu Vidal . . . Mineur.
- Pierrolpis Id.
- Colinet Id.
- Noble Jean Id.
- Pierrot Id.
- Liviers Id.
- Tuillier Id.

- Morey Lampiste. Blessé légèrement à la tête.
- Chateau Manœuvre.
- Destable Id.
- Lachaux Id.
- Marceaux Id.
- Dupont Rouleur.
- Drichard Id.

- Antier Rouleur.
- Boulangier Id.

Chacun a fait son devoir dans cette triste circonstance, mais nous devons une mention particulière à M. Gratiot, médecin de Lusancy, qui n'a pas quitté son poste un seul instant, et dont les sages prescriptions ont contribué à relever le moral et à soutenir la santé des ouvriers ensevelis.

Des Almanachs.

FRAGMENTS D'UN CALENDRIER DE CABINET IMPRIMÉ A PARIS, EN 1501; (L'ANNÉE COMMENÇANT A PAQUES, LE 11 AVRIL).

Au premier coup d'œil jeté sur la gravure ci-jointe, nos lecteurs auront sans doute éprouvé quelque étonnement. Peut-être auront-ils supposé que le rébus hebdomadaire, si généralement agrandi et compliqué, se sera trouvé cette fois, par mégarde, transposé de sa place accoutumée, au milieu même de la livraison. Il n'en est rien, ou plutôt l'énumération que nous offrons à la sagacité des amateurs date aujourd'hui

de trois cent quarante-cinq ans, et nous n'avons eu à y mettre la main que pour aider à la déchiffre. Il y a quelques années, en examinant la reliure vermoreulée d'un manuscrit de ma bibliothèque, relatif à l'université de Paris, je m'aperçus que le plat de la couverture était formé de feuilles de papier superposées et jointes collées ensemble, sur lesquelles se remarquaient des traces d'impression et de gra-

vure gothiques. Cette espèce de carte (1) se composait en effet, selon toute apparence, de feuilles d'épave ou de mise en train provenant de l'édition d'un calendrier du seizième siècle, qui probablement étaient restées en fonds chez quelque libraire-relieur de l'université, et dont ce dernier s'était servi pour la couverture du volume. Malheureusement ces feuilles avaient été pour ainsi dire hachées par le couteau de



[Fig. 1. suite des fragments d'un almanach de cabinet imprimé à Paris en 1501.]

l'ouvrier, et ne présentaient que des débris informes et confus. Cependant à force de soin, de patience, je parvins en réunissant ces morceaux épars, à former cinq mois (2) d'un calendrier synoptique, et à reconstituer ainsi, du moins en partie, l'un des monuments bibliographiques les plus curieux et les plus rares en son espèce que nous aient légués les premiers âges de l'imprimerie. Il s'agit donc ici d'un véritable monument archéologique et c'est à une dissertation en forme que nous devons nous livrer pour en faire apprécier l'intérêt et le mérite (3).

A défaut d'une date expresse donnée par l'imprimé, des éléments certains qu'il fournit nous permettent de le faire avec exactitude. Au-dessous et à gauche du mois d'avril se lit une première inscription ainsi conçue : « Lan mil cinq cent sept (ccccvii), le nombre d'or : sept (vii) ; la lettre dominicale : C la Septuagésime ; trent et un (xxxi) janvier ; les Brandois, 21 février ; Pasques, 1 avril ; Rogations, 9 mai ; Pentecôte, 21 février ; l'Advent, 28 novembre. » Cette table des fêtes mobiles se trouve répétée à droite pour l'année suivante 1502. On peut remarquer en outre qu'au-dessous de chacun des autres mois se trouve régulièrement une semblable indication pour deux années. De sorte qu'en supposant le même ordre pour les trois mois qui manquent, et remontant jusqu'à celui de janvier, on conclura que

la première indication qui accompagnait ce dernier mois devait se rapporter à l'année 1501, date à laquelle fut entrestrée cette table des fêtes pour vingt-quatre années de suite, et par conséquent le calendrier lui-même. Cette hypothèse peut

(1) Les anciens relieurs n'employaient que des cartes de ce genre, le carton étant d'invention moderne.
(2) Avril, mai, juin, juillet et août. Les limites de notre justification ne nous ont permis de reproduire ici que les trois premiers de ces cinq mois qui ont été seuls retrouvés.
(3) Nous nous proposons de revenir, dans un second article, sur l'usage des almanachs en général, et en particulier sur l'histoire de notre calendrier grégorien. Nous devons nous borner aujourd'hui à ce qui concerne spécialement le fragment découvert.

§ 1. Date du calendrier ci-dessus représenté.
La première question qui se présente à l'esprit est de déterminer l'âge du monument que nous avons sous les yeux.

d'ailleurs se vérifier autrement. En calculant par une marche rétrograde le nombre d'or et la lettre dominicale d'après l'ordre que fournissent les indications mentionnées, on découvre qu'en 1501 la lettre dominicale étant C et le nombre d'or 1, Pâques devait tomber le 11 avril, l'Ascension le 20 mai et la Pentecôte le 50 du même mois; ce qui est conforme, non-seulement aux tables fournies par *Art de vérifier les dates*, mais au texte même de notre calendrier l'usage. (Voyez gravure). Une autre indication oblige le moyen de contrôler, par une nouvelle preuve, cette première notion et va nous procurer en même temps, et jusqu'à l'adresse de l'imprimeur. Dans la bordure qui régit au bas de la pièce, on voit un chiffre composé d'un M et d'un T. Or, d'après les tables de Lotin, annaliste de la librairie patissière, ces deux initiales ne peuvent s'appliquer qu'à Michel Tholosa qui, en 1500 ou 1501, demeura sans doute encore rue des Amandiers, comme il résulte de la rubrique d'un *Propre* sorti de ses presses quelques mois auparavant, à savoir le 6 décembre 1499. C'est ce que confirme encore la présence du blason que l'on remarque, un peu à droite, dans la même bordure. Cet écu, qui représente une main tenant un livre, est aux armes de l'université de Paris et se trouve ici en son honneur, à côté de la marque de Michel Tholosa, parce que ce dernier était l'un des libraires et imprimeurs jurés en ladite université.

Ainsi donc, le calendrier en question date de 1501; il fut imprimé par Michel Tholosa on Toulouse, imprimeur et libraire de l'université, demeurant à Paris, rue des Amandiers, sur la montagne Sainte-Genève.

Passons maintenant à la description du calendrier et à l'explication de ses différentes parties.

§ 2. Des diverses fêtes de l'année.

Nous commencerons par la colonne qui contient la succession des fêtes ou des fêtes du mois; nous aurons peu de chose à remarquer à ce sujet, si ce n'est qu'elles se divisent en fêtes fixes et en fêtes mobiles: nous avons en effet l'occasion de signaler les fêtes mobiles qui se rencontrent dans tout fragment de l'année, et nous y reviendrons spécialement tout à l'heure. Parmi les fêtes fixes qui variaient elles-mêmes et variant encore de nos jours, suivant les temps et les diocèses, on distinguait les fêtes libres et les fêtes dites de commandement. Les premières étaient celles dont le culte ou le chômage était réservé à la conscience des fidèles, tandis que les ecclésiastiques seuls étaient obligés, par état, de les célébrer. Les fêtes de commandement constituaient des solennités publiques que l'autorité de l'ordinaire déterminait dans chaque diocèse et qui devaient recevoir les hommages de toute la population. Ces dernières, habituellement s'écrivaient en rouge ou autre couleur qui tranchait sur le reste du texte. Peut-être en s'abstenant de les distinguer ainsi, l'imprimeur a-t-il eu pour but de placer son almanach dans un plus grand nombre de diocèses ou de localités? Peut-être aussi l'épreuve n'avait-elle été tirée qu'en noir?

§ 3. Des lettres dominicales.

On remarque dans la même colonne des mois, immédiatement avant l'qui indique chacun des saints, une série de sept lettres (minuscules dans l'original): a, b, c, d, e, f, g, qui se succèdent et se répètent indéfiniment pendant tout le cours de l'année; c'est ce que l'on appelait la lettre dominicale. On sait que dans l'ancienne Rome il se tenait tous les neuf jours, sous le nom de *nundine*, des espèces de foires ou assemblées publiées où les citoyens de la campagne venaient au sein de la métropole s'enquérir de divers objets qui concernaient la politique et la religion. Comme cette série de neuf jours ne se trouvait dans aucun rapport précis avec les diverses divisions de l'année ou des mois, on imagina un cycle spécial composé des huit lettres A, B, C, D, E, F, G, H, posées dans cet ordre à partir du jour de décembre, de manière à répéter jusqu'au dernier jour, par le retour de la même lettre, cette même solennité. Cette lettre s'appelait *nundinale*. Telle est, par imitation, l'origine de la lettre dominicale des chrétiens, qui lui donnerent, toutefois, une autre base et un autre usage. La lettre dominicale eut pour objet de déterminer le jour du Seigneur ou dimanche (*dies dominica*); de là le nom qui lui fut affecté. Seulement, au lieu de huit lettres, la série fut réduite à sept, nombre des jours de la semaine. Or, comme l'année commune se compose de cinquante-deux semaines et un jour et que de quatre ans en quatre ans il s'en rencontre une bissextile, on imagina, sous le nom de cycle solaire, une révolution de vingt-huit années, pendant laquelle le dimanche, après avoir épuisé toutes les combinaisons possibles avec les sept lettres dominicales, revient au point de départ pour reprendre successivement les mêmes coïncidences. Donc, étant donnée la lettre dominicale d'une année, cette lettre peut servir à trouver, non-seulement tous les dimanches, mais par conséquent tous les autres jours de la semaine. Ainsi, nous avons observé ci-dessus que l'année 1501 avait pour lettre dominicale C, et par suite G pour la lettre du jeudi. Nous mettrons donc en regard de la lettre G qui se trouve au premier jour d'avril de notre calendrier la désignation de jeudi; au lendemain quia la lettre A; vendredi; et ainsi de suite; de cette façon nous aurons la série continue, pour l'année 1501, des jours de la semaine.

§ 4. Du Nombre d'or.

On peut remarquer encore dans la même colonne des mois (voy. la gravure), à la gauche des lettres dominicales, une série de nombres exprimés en chiffres romains ou lettres minuscules qui se répètent dans un certain ordre avec certaines interruptions. C'est ce que l'on appelait le nombre d'or. Ce nouveau signe chronologique également emprunté des Romains, était ainsi nommé, dit-on, parce que dans l'origine on le traçait en or sur les calendriers. L'idée en est fondée sur un cycle imaginaire de 19 ans pendant lesquels les révolutions de la lune, divisées par séries de 19 jours, étaient censées se

combiner exactement avec les révolutions du soleil opérées dans le même nombre d'années. Son usage principal consistait à déterminer le jour des nouvelles lunes, et, pour choisir une des applications les plus importantes qui en étaient la conséquence, comme nous le montrerons au paragraphe suivant, à fixer la date de la célébration de la fête de Pâques. Ainsi nous avons remarqué plus haut que le nombre d'or de 1501 était 1. Donc, en cherchant sur notre calendrier le nombre d'or 1, chaque fois que nous le rencontrerons, nous marquerons en même temps une nouvelle lune. C'est ce qui arrive au 21 avril (voy. le tableau ci-contre) et aussi au 21 mai, 19 juin (voy. la gravure), 19 juillet, 17 août, etc., de cette année.

§ 5. Des fêtes mobiles.

Nous avons déjà transcrit ci-dessus l'indication des fêtes nobles pour l'année 1507, qui se lit au-dessous de la colonne d'avril, sur la gauche. C'est ici le lien d'expliquer brièvement le système qui préside à la construction de ces sortes de tables ou appendices du calendrier. Les fêtes nobles, dont le nom est intelligible par lui-même, se rencontrent ordinairement au nombre de huit, bien que six seulement d'entre elles se trouvent mentionnées dans notre fragment, savoir: la Septuagésime, les Cendres, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, la Fête Dieu, le premier dimanche de l'Avent. Cette dernière seule dépend d'une fête fixe, qui est Noël, invariablement célébrée le 25 décembre. Le dimanche qui précède la fête de Noël est le quatrième de l'Avent, qui dure, comme on sait, quatre semaines, et remonte, par conséquent, à trois dimanches au delà.

Voici maintenant la manière de déterminer les autres. D'abord le point de départ général est la fête de Pâques, qui doit se célébrer le premier dimanche après la pleine lune de mars. Etant donnée la lettre dominicale et le nombre d'or d'une année, on peut toujours fixer cette première base. Maintenant toutes les autres fêtes mobiles se rapportent à celle-ci, en observant les diverses règles suivantes. Le carême se compose de six semaines et quatre jours; il remferme six dimanches, qui sont à partir de Pâques et en rétrogradant vers le commencement de l'année: le dimanche des rameaux, celui de la Passion, les quatre-mercredi, troisième, deuxième et premier dimanches de carême. Ce dernier porte aussi le nom de quinquagésime, ou comme s'exprime notre calendrier, celui des brandons. Le mercredi précédent donne la date des Cendres. Après le mercredi des cendres, toujours en remontant, vient le dimanche de la Sexagésime; puis celui de la Septuagésime. L'Ascension se célèbre toujours le jeudi qui se trouve entre le cinquième et le sixième dimanche après Pâques, et la Pentecôte dix jours plus tard, c'est-à-dire le septième dimanche après Pâques. Enfin le dimanche qui suit s'appelle le dimanche de la Trinité, et le jeudi d'après, se trouve la Fête-Dieu. En observant, à l'égard de notre calendrier, les principes que nous venons de faire connaître, nous arriverons aux dispositions que voici: Pâques, le dimanche 11 avril; Rogations, le dimanche 16 mai; Ascension, le jeudi 20 du même mois. Pentecôte, le dimanche; Fête-Dieu, le jeudi 10 juin. C'est ce qu'on peut vérifier ponctuellement par l'inspection soit du tableau ci-contre, soit de notre gravure. Nous ajouterons par induction qu'en cette année, 1501, la Septuagésime tomba le 7 février; les Cendres, au mercredi 24 du même mois; Brandons, le dimanche 28 février; le dimanche de la Trinité, le 6 juin; et enfin que le premier dimanche de l'Avent fut le 28 novembre. Comme on le voit, à l'aide des détails que ce fragment nous fournit, sans le catalogue arbitraire des saints, on peut reconstituer jusque dans ses détails les plus minutieux le tableau des mois, des semaines et des jours, non-seulement pour cette année spéciale, mais à l'infini, soit en remontant, soit en descendant, tant que des siècles. Après avoir donné, pour le fragment et le cours des siècles, une idée de cette reconstitution, procédons maintenant à l'examen des accessoires et des ornements qui le complètent.

§ 6. Des légendes qui accompagnent les mois.

Chaque des colonnes qui renferment les mois est accompagnée, à gauche, de deux légendes, la première en haut, la seconde au-dessous, et à peu près au milieu de la hauteur du calendrier. Les unes et les autres sont en vers et forment un quatrain. Pour en présenter l'analyse, nous commencerons par les quatrains inférieurs. La légende placée à gauche du mois d'avril est ainsi conçue:

Avril doit-on priser le plus,
Car en mon temps, cela bien scai-je (sais-je),
R'uscita le roy Jhesus
Pour racheter l'humain lignage.

Le mois de mai s'exprime de la sorte:

Je suis roy couronné portant;
J'ay mon joly Marygeus.
L'on aperçoit; car en mon temps
S'enjoissent ces amoureux.

Voici enfin la devise de juin:

Moy, Juing, je me doy bien priser:
Florir foyz (fais) la fleur du raisin,
Et sy foyz, aussy avancer
Fleur de fourment (froment) et fleur de lin.

Ces quatrains, d'une poésie plus naïve que riche, se comprennent et s'expliquent d'eux-mêmes. Mais il n'en est pas ainsi des autres, dont le texte n'offre au premier aspect qu'un grimoire intelligible. Examinons toutefois le geste et la physiognomie de ces deux véritables personnages, dont la figure paternelle illustre (l'une en haut l'autre en bas) le texte du quatrain supérieur, à la gauche du mois d'avril, et aussi la figure correspondante placée au-dessous de la légende analogue relative au mois de mai. Leur attitude et leur geste calculeur ne semblent-ils pas nous inviter et vous aider tout ensemble à résoudre le problème dont ils indiquent la for-

mule à vos yeux? Essayons donc; et, à leur imitation, tout en lisant, comptons chaque syllabe sur nos doigts.

Légende d'avril.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
E	s	e	i	g	n	e	u	r	Ann
11	12	13	14	15	16	17	18		
S	i	r	e	D	e	m	s	p	u
19	20	21	22	23	24				
L	e	p	o	r	t	a	r	e	J
25	26	27	28	29	30				
E	t	M	a	r	c	e	s	t	s

Cherchez maintenant le nombre des jours du mois d'avril, à savoir trente, et vous verrez qu'il est égal à celui des syllabes dont se compose le mystérieux quatrain. Telle est, en effet tout le secret de cette obscure formule. Si vous en doutez, continuons l'épreuve en l'appliquant aux deux mois suivants.

Mai.

1	2	3	4	5	6	7
J	a	c	q	u	e	s
7	8	9	10	11	12	15
S	a	p	o	r	e	f
14	15	16	17	18	19	20
L	e	s	l	e	u	h
22	23	24	25	26	27	28
F	a	i	c	t	e	s

Mai compte effectivement trente et un jours

Juin.

1	2	3	4	5	6	7
E	n	J	u	n	i	n
8	9	10	11	12	15	14
G	r	a	n	t	a	r
16	17	18	19	20		
E	n	s	e	t	f	i
21	22	23	24	25	26	27
D	a	m	p	J	e	h

— Et juin, trente.

Pour se rendre compte de pareils jeux d'esprit, il faut se rappeler qu'au moyen âge les livres étaient très-rares et très-chers, et que les connaissances orales occupaient une large part de l'instruction publique. C'est pourquoi, même dans l'éducation des sujets lettrés (et à plus forte raison pour la classe ignorante) on multipliait volontiers ces recettes et ces procédés mnémotechniques qui dispensaient de posséder ou de lire les livres. Il existe à cet égard, en ce qui touche l'enseignement des notions relatives à la division du temps, un témoignage bien curieux dans un petit livre aujourd'hui rare, rissime, imprimé gothique en 1582, l'année même de la réforme du calendrier grégorien, et qui a pour auteur Jehan Tabourat, official de Langres (1). Ce livre a la forme d'un dialogue entre un maître et un écolier. Arrivé au chapitre des fêtes fixes, l'instituteur traite, en ces termes, du point qui nous occupe: « Mais il y a dans les heures (livres d'heures), dit-il, desoubz chacun des mois de l'année, des vers, desquelz tu le pourras aider ou bien en feras toi-mêmes d'autres à plaisir, qui contiennent autant de syllabes qu'il y a de jours au mois et aucunes des syllabes donnent souvenance des festes. J'en ay composé des rudes et imparfaits... » Et en effet, là dessus le précepteur donne un échantillon de son talent poétique, à l'aide de douze quatrains, encore plus abstrus que les autres. Puis il ajoute: « mais il faut estre subiect à la matière; » c'est-à-dire que toute considération littéraire doit être subordonnée, en pareil cas, au but didactique qu'on se propose.

Maintenant nous appliquons ce commentaire aux énigmes que nous venons de transcrire, le sens qu'elles renferment deviendra moins impénétrable. Car la raison est un maître si absolu de la pensée humaine que, même avec effort, celle-ci parvient difficilement à s'en affranchir. Ainsi dans la légende d'avril, le premier vers s'adresse naturellement à saint Ambroise qui se trouve dans le mois au quatrième jour, et le second à saint Denis qui au contraire ne s'y trouve pas? Le troisième fait allusion aux statues de saint Georges (25 avril), qui se plaçaient quelquefois au-dessus des fonts, et à celles de saint Marc (25 avril), qui surmontaient les tours; témoin, à Paris, celle de Saint-Jacques-la-Boucherie où se voit encore le lion, symbole de cet évangéliste. Dans le quatrain de mai, nous retrouverons d'abord la commémoration de saint Jacques (le 1er), sainte Croix (le 5), et saint Jean (le 6). Le reste de la légende joue évidemment sur le mot et l'idée de porte, en l'honneur du même saint Jean, décollé devant la porte Latine. Peut-être, en supposant que le texte traditionnel de ce chronogramme ait été composé dès le temps du pape Urbain VI, qui régna de 1378 à 1389; peut-être faudrait-il interpréter ainsi le dernier vers: « Seigneur, faites que notre saint père le pape Urbain, portier du ciel (comme successeur de saint Pierre), soit un pontife de vie pie! » Voyons enfin les précisions de juin: « A saint Barnabé (le 11), suivant un ancien proverbe, la faux au pré! Et lorsque la chaleur et la soif manquaient à cette époque, le dicton ajoutait: Barnabé ment! Quant aux deux derniers vers, si je ne me trompe, ils contiennent une épigramme d'application usuelle. En effet à la commémoration de saint Jean (le 24; prisonnier dans l'île de Patmos.) à celle de saint Pierre (es-tiens, le 29), le quatrain joint le moi tout court d'un particulier qu'il nomme Eloy; (la saint Eloi, le 25). Il feint en outre que ce simple mortel, probablement pour une cause moins divine, aurait également mérité d'être pris comme larron et de partager, avec à titre seul,

(1) En voici le titre exact: *Compt et manuel (manuel) kalendarier par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre et savoir le cours du soleil, etc., en attendant la correction ordonnée par nostre Saint Pape Grégoire XIII, par Thoinot Arbeau, (anagramme), etc. Langres, Jehan Despreux, etc.; 1582; in-4. Nous devons à communication de l'exemplaire que nous avons eu entre les mains à l'obligeance du digne président de la société des Bibliophiles de France, M. Jérôme Piéton, amateur aussi bienveillant que distingué.*

une aussi sainte compagnie. Ce serait là, on le voit, un trait de haute comédie, à la façon d'Aristophane !

Il ne nous reste plus qu'à expliquer en peu de mots les diverses vignettes gravées sur bois, les unes en taille longue, les autres au pointillé, qui servaient à l'embellissement de notre image.

§ 7. Des vignettes.

Sur la bordure supérieure, en procédant de gauche à droite nous voyons d'abord la figure d'Avrilou du printemps, sous les traits d'un jeune homme tenant une fleur d'une main et un rameau de l'autre. Près le signe du Taureau. Plus loin, le moine de Mai, *couronné portant* et muni de son sceptre; il est accompagné des *Généralux* dans une galante attitude. Puis en juin, le Cancer et la fonte des neiges. La bordure inférieure nous montre, de droite à gauche, sur les oiseaux et les fleurs d'un élégant rinceau, les armes de l'Université de Paris supportées de deux colombes; le chiffre de l'imprimeur soutenu de griffons; puis, entre un lion et un chien, un troisième écusson, qui paraît être de fantaisie. Les trois vignettes du premier compartiment perpendiculaire à gauche représentent deux astrologues et une Notre-Dame. Dans la colonne suivante, un roi mage, sainte Apolline; le heruf de saint Luc; saint Marc; le Calvaire et un sujet complémentaire assez bizarre: c'est un jeune nain, instituteur de chien vivant, qui, fort étonné sans doute de *travailler* en pareil lieu, fait danser son élève. Puis, le soleil, un astrologue, Hérodiade; puis, Saint Jacques, les attributs de la passion, Adam et Eve, la vierge Marie, une sainte abbasse et saint Georges? Puis enfin au-dessous du soleil, Jésus enfant.

A. VALLET DE VIRVILLE.

Les quêtes parisiennes.

L'hiver est la saison des plaisirs; c'est le moment des bals, des fêtes, des raouts, des réunions de toute espèce. C'est aussi le moment de la charité. Et quelle époque en effet peut être mieux choisie pour intéresser le riche en faveur de ceux qui souffrent, que celle où toutes les familles se trouvent réunies dans une commune pensée de plaisir et de bonheur, que celle où l'on peut opposer aux joies de l'opulence le triste-contraste de la misère et du dénuement. Aussi la charité, toujours ingénieuse, a-t-elle choisi cette saison si dure, si douloureuse, si longue à passer pour celui qui manque de tout, pour l'époque de ses bonnes œuvres. C'est à ce moment qu'elle organise avec une activité sans égale ces bals splendides où tout en se livrant au plaisir, on soulage de nobles infortunes, ces loteries dont le produit, divisé à l'infini, va trouver dans son galetis la mère de famille grelottant de froid et mourant d'inanition. C'est alors aussi, mais surtout dans le temps du carême, que les œuvres charitables font appel à toutes les bourses, et cherchent à remplir leurs petites caisses pour subvenir à leurs bonnes œuvres de tout l'année.

Ce serait un curieux travail à faire que celui qui comprendrait toutes ces œuvres charitables qui existent à Paris, que de donner un aperçu de leur budget, de leurs ressources, de ces mille moyens, tous plus ingénieux les uns que les autres, avec lesquels on s'intéresse au succès de son œuvre, la générosité de celui-ci, l'amour-propre de celui-là, la vanité de tous. D'un autre côté, ce serait un travail sans fin. Car chaque jour révèle des besoins qui ne sont pas satisfaits, des misères qui ne sont pas soulagées, et fait naître de nouvelles œuvres.

Le chiffre de ces œuvres diverses est incommensurable; chaque paroisse de Paris en compte une notable quantité; aussi, en ne considérant que leur nombre, est-on d'abord ébloui en pensant à la fois à la grandeur des infortunes à secourir et à l'exiguïté des moyens. En France on peut dire que faute d'organisation, la charité publique n'existe pas. On a cherché, il est vrai, un remède dans quelques institutions en tête desquelles il faut placer les caisses d'épargne, les associations de prévoyance, les caisses mutuelles; mais toutes ces institutions, bonnes pour encourager à l'économie celui qui a quelque chose, pour augmenter, par la capitalisation des intérêts, un petit capital qui existe déjà, ne sauraient jamais donner du pain à celui qui meurt de faim, vêtir celui qui est nu, payer le loyer de la pauvre famille qu'un propriétaire impitoyable veut mettre à la porte de sa mansarde. Il faut donc alors recourir à la charité individuelle, et chercher à la rendre aussi abondante, aussi fructueuse que possible. Heureusement les pauvres ont trouvé dans leur détresse deux puissants auxiliaires, le clergé et les femmes.

C'est ordinairement le clergé qui est partout l'initiateur, le promoteur de toutes ces œuvres, qui toutes généralement répondent à un besoin spécial. Ainsi l'une aura pour but d'aider, par de petites subventions, les pauvres à payer leur loyer, les autres donneront des secours en nature, d'autres voudront régulariser la position civile et religieuse de ceux qui vivent dans le concubinage et la débauche, et après avoir donné une famille aux produits de ces unions assorties par l'effet du hasard, chercheront à les instruire et à les élever dans la pratique des principes moraux.

Aussitôt qu'on est fixé sur le but à atteindre, on convoque un comité de dames pour examiner, discuter, approuver les statuts provisoires, et placer le succès de l'œuvre sous le patronage des plus influentes. Dès lors, elles sont moralement intéressées à la réussite, et l'émulation gagnant, les autres patronesses, moins influentes, moins répandues, redoublent d'efforts et de diplomatie. Une fois constitué, l'association charitable cherche à organiser une quête, car il faut avant tout remplir sa caisse et faire son budget. D'abord il faut s'assurer du concours d'un prédicateur en renom, qui, le jour indiqué prononcera le sermon, ou, comme on dit aujourd'hui, le discours. C'est un des éléments du succès, car on compte beaucoup sur la célébrité de son nom et sur la puissance de sa parole pour amener, ce jour-là, au pied de sa chaire, non nombre d'indifférents sur lesquels la mode exerce d'ordinaire plus d'empire que la pitié. Une fois le consentement de l'orateur

obtenu, les dames patronesses font circuler son nom dans tous les cercles en y ajoutant les plus grands éloges, et valent par avance les innombrables beautés de discours, absolument comme si elles l'avaient déjà entendu. Ensuite il s'agit de désigner les quêteuses. On les prend habituellement parmi les plus influentes et les plus riches, parmi celles qui ont les relations les plus nombreuses, qui voient et reçoivent dans leurs salons la société la plus opulente et la plus choisie. Des ce moment, il n'est sorte de piège que ne vous tendent ces quêteuses, il n'est point d'amabilités qu'elles ne vous fassent: vous êtes formellement invité, et souvent par lettres autographes, à venir tel jour entendre le discours; si par malheur vous répondez que ce jour-là vous serez absent de Paris, que vous serez appelé autre part par une affaire importante, vous n'êtes point sauvé, car on vous prie de remettre d'avance votre offrande à l'irrésistible quêteuse, et ce n'est qu'à ce prix que vous pouvez obtenir votre dispense.

Enfin le grand jour approche, c'est alors qu'il faut frapper un coup décisif. On ne s'en tient plus aux séductions individuelles, on lance la circulaire à domicile, et on convoque le ban et l'arrière-ban de ses amis, de ses connaissances, on invite même quelquefois par oubli les gens qu'on n'a jamais vus, et dont on entend parler à cette occasion pour la première fois. En général l'épigramme veut que les lettres en question soient écrites à la main, soit par la quêteuse elle-même, soit par de complaisants amis, et remises aux destinataires par les gous de la maison. Alors c'est un quelque sorte une véritable lettre; or, comme il est d'usage que toute lettre mérite réponse, il vous faut nécessairement répondre par l'envoi ou le don de votre offrande, à moins toutefois, ce qui est peu probable, qu'on préfère répondre qu'on ne veut rien donner du tout, ce qui est souvent difficile si vous fréquentez la maison de la quêteuse, et si elle vous comprend d'ordinaire sur la liste de ses invités.

C'est en mettant en usage tous ces moyens divers, en s'adressant tour à tour à la vanité, à l'intérêt, à la curiosité même que l'on parvient à grossir son budget et à l'élever à un chiffre qui puisse satisfaire l'amour-propre de la quêteuse. Les femmes excellent généralement dans cette diplomatie. Tout le monde connaît sans doute l'anecdote que nous allons rapporter, bien qu'elle remonte à l'époque qui précéda notre révolution. On quêtaient pour les pauvres, et la quête était faite par une des plus jolies femmes de la cour. Il y avait, comme on doit bien le penser, nombreuse affluence. Quand vint le tour de cette d'Artois, elle déposa son offrande en disant: « Pour vous beaux yeux, madame; » et la quêteuse alors de lui tendre du nouveau la bourse et d'ajouter: « Maintenant, monseigneur, pour les pauvres, s'il vous plaît. » On devine aisément quelle fut la réponse du prince.

Nous venons de voir, pour ainsi dire, la quêteuse en action, de donner l'histoire de ces moyens qu'elle met en œuvre pour grossir sa recette. Ajoutons qu'indépendamment de tous les soins, de toutes les démarches que nous venons d'énumérer, c'est une charge qui est loin d'être gratuite. Car ces dames doivent donner l'exemple, et d'abord faire acte de charité, afin d'avoir d'autant plus le droit de s'adresser à la générosité des autres. Aussi commencent-elles par se quêter elles-mêmes. Quelquefois le sacrifice qu'elles s'imposent atteint plusieurs centaines de francs.

Il n'est donc pas rare de voir, à Paris du moins, de simples quêtes produire des sommes considérables. On en a vu qui ont donné depuis 40,000 jusqu'à 15,000 francs. Or, comme il n'y a aucun frais à prévoir, que la recette est toujours entière, il faut convenir qu'il n'y a pas de représentation à bénéfice qui vaille une quête faite en temps opportun, et par des quêteuses habiles.

Autrefois ces dames quêtaient dans tout l'état de la plus brillante toilette, et ordinairement étaient accompagnées de quelque gentil cavalier qui leur donnait la main. On a trouvé des inconvénients à ce système qui ne subsiste plus que dans quelques villes de province, et tend chaque jour à disparaître. Tout se perfectionne, même l'art de quêter. On a pensé qu'il était ainsi plus facile de se montrer, plus de quitter la place. Aujourd'hui, on procède autrement. On a d'abord renoncé à ces grandes toilettes beaucoup trop mondaines pour une œuvre pie; puis au lieu de courir après les fidèles, on les attend à leur sortie. Les quêteuses, placées près des portes ne laissent entre elles qu'un étroit passage, tandis qu'en même temps on veille à ce que le défilé se fasse avec ordre et sans confusion.

Quand il n'y a plus rien à recevoir, et que l'église est vide, les quêteuses se rendent à la sacristie où chacune fait le compte de sa recette, et ce n'est pas l'épisode le moins intéressant que ce contraste de la joie de la riche quêteuse, à la bourse bien enflée, en regard de la déconvenue, quelquefois du dépit de la moins favorisée.

Chronique musicale.

Grâce au ciel, la saison des concerts s'avance sans qu'on en soit trop incommodé. Il y en a sans doute, et même en assez bon nombre: mais cela ne va pas jusqu'à l'excès, jusqu'à l'abus. C'est une pluie douce et bienfaisante, et non une averse, une avalanche, un déluge, comme l'an passé. Grâces vous en soient rendues, violonistes, cornistes, flûtistes, pianistes, chanteurs et cantatrices, solistes plus ou moins harmonieux de cette brillante armée qui envahit Paris chaque hiver, car la musique est une des meilleures choses de ce monde, et ce serait un grand malheur, si, pour en avoir trop abusé, nous devenions incapables d'en jouir.

Les concerts du Conservatoire sont toujours suivis avec le même zèle, et excitent le même enthousiasme. La mode les a pris d'ailleurs sous sa protection, et ne paraît pas disposée à les abandonner. *Léger* et volage partout ailleurs, la mode est, au Conservatoire, un modèle de constance. Et cette constance n'a pas seulement pour objet le lieu, ni l'orchestre, mais aussi les morceaux qu'on y exécute. Chaque

année on y écoute les mêmes choses, et chaque année on les applaudit avec fureur. A la vérité, ce sont des choses excellentes, et de premier choix, comme disent les négociants. Que pourrait-on substituer, dites-le-moi, à la *Symphonie pastorale*, à l'ouverture d'*Oberon*, à l'*Acte certain* de Mozart, etc., etc.? Le parterre veut absolument ces chefs-d'œuvre qui sont l'objet de sa prédilection passionnée: malheur à M. Habeneck s'il ne les lui donnait pas!

Mais M. Habeneck n'est pas homme à courir de gaieté de cœur un pareil danger. Seulement il glisse de temps en temps quelques morceaux nouveaux parmi les anciens, et même des productions d'auteurs vivants, en demandant pardon de la *liberté grande*. Mais le parterre est forcé, et ne pardonne pas toujours. Ainsi une symphonie de M. Frédéric David a été exécutée au concert du 5 avril dernier, et assez froidement accueillie. C'est pourtant un ouvrage travaillé avec soin, très-bien écrit, et qui renferme des passages très-gracieux, en un mot, un ouvrage fort estimable. Mais le parterre du Conservatoire est comme ce provincial qui ne connaît pas de terme moyen entre *admirable* et *détestable*. Or, que peut-on admirer, je vous le demande, en dehors d'Haydn, de Mozart, de Beethoven et de Weber? L'imagination que ce parterre est, en majorité, composé d'Allemands. Il y a deux ans, on leur fit entendre un chœur de *Moise* de la plus grande beauté; ils n'eurent pas l'air de s'en apercevoir. Ne pourraient-ils donc mettre leur ardent patriotisme à un autre usage?

Un *Benedictus*, de M. Zimmermann a été mieux accueilli par eux que la symphonie de M. David. Mais, quand on s'appelle Zimmermann, si l'on n'est Allemand, on est digne de l'être. Mais déjà dit quelques mots de ce *Benedictus*, extrait d'un *Messe* qui fut exécuté tout entier à Saint-Eustache il y a quelques mois. C'est l'œuvre d'un musicien savant et habile. La partie vocale est vigoureuse et riche. Mais les idées mélodiques n'attendent ni une imagination très-féconde. Le chant, très-bien dessiné d'ailleurs, manque un peu d'originalité. Malgré le mérite incontestable de *Benedictus*, s'il eût été signé d'un nom français ou italien, malheur à lui! Mais Zimmermann est un mot allemand qui veut dire charpentier. Avec un pareil passe-port on n'a rien à craindre du parterre du Conservatoire.

A ce même concert on a exécuté d'admirables fragments de l'*Armée* de Gluck. Gluck est encore un de ces nonis qui commandent les applaudissements de ses messieurs. Mais Gluck, après tout, n'a pas besoin d'être Allemand pour être sublime. Mademoiselle Moisson, jeune cantatrice, élève du Conservatoire, a interprété cette musique puissante avec une fermeté, une énergie, une audace, un accent fort remarquables. Telle est la force et l'éclat de sa voix, qu'elle a luté sans trop de désavantage contre les soixante archets de ce formidable orchestre, et qu'elle les a quelquefois vaincus. C'est une rare et belle triomphe! Car si l'orchestre du Conservatoire exécute la symphonie d'une manière remarquable, on ne peut nier qu'il ne soit habituellement un peu erroul pour les voix.

Les deux concerts *spirituels* ont été superbes, surtout le dernier, où le septuor de Beethoven et la symphonie en ut mineur ont été exécutés avec une verde et un éclat extraordinaires. On y a entendu un cantique de Leising, jeune compositeur allemand, peu connu aujourd'hui, mais qui fut assurément un homme de génie. C'est un morceau à deux chœurs, écrit dans le style du seizième siècle, d'une admirable harmonie et dont la disposition singulière prouve une puissante imagination. N'oublions pas non plus cette belle symphonie d'Haydn, dont l'*Andante* renferme un charmant solo de violon de M. Alard à fait applaudir son jeu brillant et fin et ses délicates nuances.

A peine revenu d'Espagne, M. Prudent s'est fait entendre dernièrement à l'Opéra. Il a autant de dextérité, de vigueur et d'éclat que par le passé, mais il paraît avoir acquis plus de variété, plus d'expression, plus de grâce. A cet égard, il y a chez ce jeune artiste un progrès remarquable. Il se confond même, il fait moins de bruit, il chante avec plus de goût, il exécute certains traits avec une légèreté et une délicatesse infinies. M. Prudent est, sans contredit, l'un des pianistes les plus distingués de ce temps-ci.

M. Charles Hallé est moins brillant peut-être, mais il a une qualité dont on ne peut lui savoir trop de gré: c'est d'en exécuter que peu ou point de sa propre musique, et de s'être consacré à peu près exclusivement à interpréter les grands maîtres. Cela rend à merveille, et en homme qui les comprend bien. Hallé est rare, et doit être remarqué. Personne, mieux que M. Hallé, ne sait donner à une sonate, à un trio de Beethoven, l'expression, le caractère, la couleur qui leur conviennent. C'est là un grand mérite sans doute, et qui suffirait seul à mettre M. Hallé au premier rang, car il n'y a qu'un pianiste complet qui puisse exécuter Beethoven d'une manière complète.

M. Adrien Garreau est aussi un violoncelliste du premier ordre. Son archet se joue de toutes les difficultés. Il a une superbe qualité de son, il *phrase* et chante à merveille. Il a de la hardiesse, de l'énergie, de la grâce, de la passion. Mais on voudrait bien qu'il suivit quelquefois l'exemple de M. Hallé, et qu'il mit son beau talent au service des grands maîtres. Les succès de l'exécutant dépend beaucoup du morceau qu'il exécute. On ne devrait jamais l'oublier.

Tous les artistes... que dis-je? tous les amateurs connaissent les maîtres musicaux de M. Rosenhain, et le talent consciencieux, distingué, sévère de ce pianiste remarquable. *L'Illustration* lui a souvent rendu justice, et ne peut, à cet égard, que se répéter. Si elle en parle aujourd'hui, c'est pour annoncer les départs de ce jeune de Berlin, fils du célèbre violoniste et de l'infatigable Malibran, qui s'est fait entendre dernièrement dans une des matinées de M. Rosenhain, et a su prouver qu'il ferait honneur un jour aux deux noms glorieux qu'il porte: et 2° d'un artiste en miniature, mademoiselle Louisa Dominance, jeune enfant de neuf ans à peine, laquelle y a exécuté un *concerto* de Muschels avec une entente musicale, et une habileté de main qui ont étonné l'assemblée.

Arrivée de l'ambassadeur de Maroc à Tétouan (1)



(Débarquement de l'ambassadeur de Maroc, à Tétouan, d'après un dessin de M. Gibert.)

Tanger, 12 mars 1846.

... Le 7 mars le *Météore*, qui ramenait à Tétouan l'ambassadeur du Maroc Sidi-ben-Achache, quitta le port de Malaga, où il venait de sauver un navire espagnol qui coulait bas d'eau,

et dans la nuit du 7 au 8, il jetait l'ancre sur la plage aride et sablonneuse de Tétouan...

Comme toutes les villes de l'Afrique Tétouan gagne à être vue de loin. A une certaine distance, on peut prendre sablancheur pour de la propreté. Du reste, pittoresquement posée

sur un plateau élevé, à 12 kilomètres environ du rivage, elle domine une belle vallée où une rivière fait croître le long de ses bords de magnifiques orangers.

L'embouchure du Mertil, ainsi se nomme cette rivière, est assez large et assez profonde pour recevoir les navires, et



(Musiciens de Tétouan, d'après un dessin de M. Gibert.)

quelques travaux, faciles à exécuter, suffiraient pour leur permettre de le remonter jusqu'à Tétouan. Mais on ne peut pas aller plus loin que la douane, petite maison blanche à grande cour et à grandes portes. Vis-à-vis de la douane s'élève la ville. A gauche, s'ouvre la vallée; plus à gauche, de hautes montagnes passent leur tête grisâtre au-dessus de l'é-

pais manteau de verdure qui recouvre leurs croupes abruptes. A droite se dressent d'autres collines, derrière lesquelles passe la route de Tanger.

Le 8 mars au matin, l'équipage du *Météore* se mit en grande tenue, se rangea sur le pont, et salua avec reconnaissance le pacha, qui lui fit un adieu cordial. Sidi-ben-Achache fut aussi

généreux à son retour à Tétouan qu'il l'avait été à son arrivée

(1) *Note du directeur.* — Nous recevons de Tanger la lettre suivante, et nous nous empressons de la publier. Cette lettre était accompagnée de cinq dessins que nos dessinateurs et nos graveurs se sont efforcés de reproduire avec une scrupuleuse exactitude.

en France. Il laissa à bord une somme de 2,500 fr., pour l'équipage, sans compter des provisions de toute espèce. Le commandant, M. Geoffroy, reçut l'ambassadeur dans son canot avec l'aide de camp du ministre de la guerre, qui était chargé de l'accompagner. L'état-major monta dans d'autres embarcations avec les officiers de la suite du pacha. Au mo-



(Musique et bannières allant à la rencontre de l'ambassadeur de Maroc, d'après un dessin de M. Gibert.)

ment où cette petite flottille se dirigeait vers la plage, tous les matelots, perchés sur les mâts et sur les vergues, poussèrent à plusieurs reprises le cri de *Vive le roi!* auquel répondit par des coups de canon un fortin marocain. Remontant le Mertil, elle reçut le salut du fort, et vint jeter l'ancre devant la douane, où le pacha, mettant pied à terre, donna audience à ceux de ses compatriotes qui étaient accourus au-devant de lui. L'entrevue fut attendrissante. A la vue de Ben-Achache la plupart des Marocains fondèrent en larmes. Ils étaient si sincèrement émus, ils paraissaient si heureux de le revoir, ils lui témoignèrent un respect si profond, que nous en étions tous touchés.

Une heure ne s'était pas écoulée depuis notre débarquement, quand la cavalerie de Tétouan arriva à la rencontre de son commandant bien-aimé. Le frère le plus âgé du pacha, qui l'avait remplacé, pendant son absence, dans toutes ses fonctions, marchait à la tête de cette petite troupe. Dès qu'il l'aperçut, Sidi-ben-Achache, incapable de modérer plus longtemps son impatience, courut à lui, et l'étreignit avec transport, il couvrit ses deux joues de baisers. Puis il pressa à diverses reprises sur son cou la tête de son cheval favori.

Le commandant et les officiers du *Météore*, ainsi que tou-

les les personnes qui formaient l'escorte particulière du pacha, montèrent alors sur de magnifiques chevaux qu'on leur avait amenés tout exprès de la ville, et nous nous mîmes en route pour Tétouan.

Deux cavaliers marocains ouvraient la marche. Immédiatement derrière eux, venait le pacha, suivi de son escorte et de l'état-major du *Météore*. Le peloton de cavalerie, précédé des trois bannières nobiliaires de l'ambassadeur, fermait le cortège. De distance en distance des soldats s'écartaient des rangs pour débarrasser le chemin de la foule qui menaçait de l'obstruer. En certains endroits cette foule était si compacte, qu'elle ralentissait notre marche. Chacun voulait voir l'ambassadeur, l'embrasser, toucher ses mains, ses jambes, son cheval ou ses vêtements. Hommes, femmes, enfants se pressaient en si grand nombre autour de lui, qu'il faisait des efforts inutiles pour satisfaire tous ces desirs, peut-être exagérés. Du reste, il ne témoignait aucune impatience; les femmes poussaient des cris aigus, *you! you! you!* auxquels se mêlaient les roulements des tambours, les fanfares des trompettes et le son peu harmonieux d'une multitude d'instruments bruyants, les chants des muezzins et les hurlements des enfants.

A peu de distance de Tétouan, nous passâmes devant une lon-



(Les enfants de Sidi-Ben-Achache, d'après un dessin de M. Gibert.)



(Marche et cortège de l'ambassadeur de Maroc, d'après un dessin de M. Gibert.)

gue file de bannières sacrées, reliques des marabouts qui ont fini saintement leur vie en élevant un monument à Dieu

des croyants. Sidi-ben-Achache, heureux de revoir ces insignes de sa foi, les haïssait avec transport et avait peine à se

sonstraire aux embrassements de leurs porteurs. En ce moment, tous les assistants indignés de cette scène touchante

laient en entrant, comme les paysans saluent encore devant la porte de leurs seigneurs. Mais c'est dans l'intérieur même et au centre du Kremlin, que quatre églises, décrivant un carré parfait, forment la véritable métropole et le sanctuaire de la Russie. L'une de ces églises, celle qui porte le nom de *Saint-Nicolas Goltoumski*, ou le thaumaturge, le faiseur de miracles, n'est qu'une chapelle adossée à la tour d'*Ivan Veliki*, rebâtie en 1600, sous le zar Boris Godounoff, pour être le clocher de la métropole. Parmi les trente-deux cloches que porte cette tour, il en est une qui peut rivaliser avec les plus grosses du reste de la chrétienté. Elle pèse 4,000 pouds, ou 72,000 kil. On ne la sonne qu'aux trois grandes fêtes de l'année, et non pas en la mettant en branle, car elle est immobile, mais en frappant le battant contre ses parois. Cette cloche énorme n'est pourtant qu'une espèce de joujou en comparaison de celle qui fut fondue en 1757, par ordre de l'impératrice Anne. Celle-là, qui a vingt pieds de haut sur vingt pieds de diamètre intérieur, ne pèse pas moins de 12,000 pouds, ou 216,000 kil. Cette masse énorme, qui est assurément la plus grosse pièce de métal qu'ait fondue la main des hommes, tomba pendant qu'on la hissait sur un échafaudage, d'autres s'élevèrent dans un incendie, et resta brisée d'un côté, à demi enfouie dans la terre. En 1856, un ingénieur français, M. de Montferand, parvint à la soulever, et à la poser sur un piédestal, au pied de la tour.

Les trois autres églises du carré ont toutes trois le titre de cathédrale (*sober*). Elles furent d'abord bâties en bois. La plus ancienne, depuis leur construction en briques, est celle de l'Annunciation, qui date de 1576. Ce qu'elle offre de plus curieux, ce sont les fresques qui la décorent, œuvres de deux moines russes et de deux époques, 1405 et 1508. Les deux moines représentent le paradis, ou la réunion des grands saints. Chose bien digne de remarque! entre les bienheureux fêtés par l'Église, les peintres, bien que moines, ont placé des philosophes païens, qui ne se distinguent de leurs compagnons que parce qu'ils n'ont pas sur la tête le nimbe, emblème de la demi-divinité des bienheureux. Parmi ces philosophes admis aux joies du ciel chrétien, on peut ne pas s'étonner de rencontrer Anacarsis; il était Scythe, c'est-à-dire presque Russe; ni Socrate, qui mourut comme le juste, préchant le Dieu unique, *maximum et optimum*. Mais on est plus surpris de voir, auprès de saint Pierre ou de saint Nicolas, Aristote, Plotin, et Méandre lui-même. Les chrétiens grecs se montraient certainement, il y a quatre siècles, plus tolérants que ceux de l'Église apostolique et romaine. Un moine italien du quinzième siècle n'eut pas manqué de mettre en enfer, près de Cain et de Judas Iscariote, le comique Méandre, Aristote, et jusqu'au maître du divin Platon.

En bois ou en briques, l'Archevêque *Saint-Michel* conserva le privilège d'être la sépulture des tzars. Celui mort Ivanovitch, mort en 1255, jusqu'à Ivan Alexeievitch, mort en 1696. Ce fut trente ans plus tard que Pierre le Grand, désertant Moscou des princes morts comme des princes vivants, commença dans la forteresse de sa ville nouvelle une autre série de tombes impériales. Mais, quoiqu'elle ne possédât ni les cloches de Saint-Nicolas Goltoumski, ni les curieuses fresques de l'Annunciation, ni les sépultures de Saint-Michel, la principale des quatre églises, la première des trois cathédrales, la vraie métropole, en un mot, c'est l'*Assomption*. Là reposent, à défaut des princes, les anciens patriarches, espèces de papes de l'Église grecque; là se faisaient couronner les vieux tzars, et se font encore aujourd'hui couronner les empereurs. On y voit une tribune ou chaire, dans laquelle il n'est jamais entré que des autoctones, lorsque, le front orné par l'huile sainte, ils ont reçu, au nom de Dieu, toute la puissance qu'un homme peut exercer sur la terre; là, enfin, au milieu de pierres précieuses, brillantes et nombreuses comme les constellations du ciel, sont exposées deux célèbres images, objets d'une antique et générale vénération, qui ont échappé toutes deux aux incendies et aux pillages. L'une est le *Sauveur* tenant l'évangile de saint Jean; on le dit peint par l'empereur grec Emmanuel Comnène, et il orna la basilique de Sainte-Sophie, à Constantinople, jusque après la conquête de Mahomet II. L'autre image est celle de *Notre-Dame de Vladimir*, qui passe pour l'œuvre originale, et tant de fois répétée, de l'évangéliste Lucrèce. C'est le vrai portrait de la Vierge, dit-on sans rire, peint il y a dix-huit cents ans. On l'apporta, comme un *palloïdion*, de Vladimir à Moscou, lorsque Tamerlan marcha contre cette capitale encore récente des grands-princes de Moscovie; et, quatre siècles plus tard, en 1812, mais moins heureuse cette fois, elle fut portée dans les rangs de l'armée russe la veille de la bataille formidable qui livra Moscou à Napoléon.

Il est cependant une autre image encore plus célèbre et plus vénérée que la *Notre-Dame de Vladimir*; c'est la *Vierge d'Iversk*, placée dans une chapelle adossée à l'intervalle des deux passages de la porte d'Iversk, entre la cour de justice et la prison. Celle-là il n'y a pas cloché de Moscou les conquérants étrangers; mais elle opère chaque jour des guérisons miraculeuses. C'est le médecin le plus accrédité de toute la Russie. Outre ses observants, occupés à ranger dans la chapelle d'innombrables *icônes*, c'est ses serviteurs, *sa matrona*, et même son épouse à quatre cheveux, car on la porte chez les malades assez riches pour recevoir à domicile la visite d'un tel Esculape. Son cocher la conduit tête nue, comme le saint Vierge en Espagne, et, sur son passage, tout le monde se range, se découvre, s'aénaouille.

Sanctuaire religieux de la Russie, le Kremlin de Moscou est aussi, en quelque sorte, son sanctuaire politique. Il réunit tous les vieux souvenirs de son histoire, jusqu'à l'époque où, par une secousse gigantesque, Pierre le Grand fit entrer la Russie dans l'Europe. On ne sait rien de précis sur l'origine du Kremlin, ni même sur l'origine et le sens de son nom (*kremli*), que certains étymologistes font dériver de *krem*, pierre. Ce nom, d'ailleurs, ne lui est point particulier; il y a d'autres *kremli* en Russie: *Khasan* ou son *kremli*, *Tooua* aussi, d'autres villes encore. *Kremli* est donc sans doute un nom plus général, comme, par exemple, celui d'*Aleazar (El-Kaer)*

que les Arabes ont tant répandu en Espagne, et qui signifie un palais fortifié. Le Kremlin n'est pas autre chose qu'un alcazar, une forteresse qui renferme et protège, avec la résidence du souverain, tout ce que la nation a de plus cher et de plus sacré. Près des temples et des images que je viens de citer, sont des reliques d'une autre espèce. Voilà le vieux palais des tzars, non moins étrange et non moins baroloé, de ses fondations jusqu'à la faite des coupoles, que l'Église de Saint-Basile; voilà le vieux palais des patriarches, où se conservent encore tous les actes et tous les livres du saint synode; voilà le sénat et l'arsenal; voilà le *Tresor*, ou palais des armures (*Oroujeinaia palata*), dans lequel vingt salles sont encombrees des objets les plus précieux par la matière, le travail ou les souvenirs qu'ils rappellent, des trônes, des sceptres, des couronnes, des bijoux, des armes, des armures, des drapeaux, des croix, des crosses, des bâtons de commandement. On trouve là, parmi d'autres curiosités, le sceptre et le globe qu'évoqua, dit-on, l'empereur Alexis Comnène à l'un des premiers grands-princes moscovites, Vladimir Monomachos, le trône d'Ivan III, celui de Boris Godounoff, celui des deux fils d'Alexis, Ivan et Pierre, les couronnes des royaumes de l'Asie et de l'Europe annexés à la Russie, les habits que Pierre le Grand porta à Poltava, et le bracelet sur lequel un jeune prince Charles XII à cette bataille qui décida entre les deux rivaux, etc. Les Russes regrettent sans doute de n'avoir pu donner ainsi place dans cette collection de trophées nationaux aux canons pris à l'armée française en 1812, ou plutôt ramassés derrière elle pendant l'effroyable retraite qui suivit les premiers triomphes de cette campagne fabuleuse. Ils sont rangés devant l'arsenal.

Mais de toutes les curiosités du Kremlin, celle qu'on montre avec le plus d'empressement, parce qu'elle aura peut-être bientôt disparu, c'est la partie de l'ancienne résidence des tzars qu'on appelle, à cause du travail extérieur de ses murailles, le *Palais à facettes (Granovitcha palata)*. C'est dans la grande salle, qui remplit tout l'édifice et dont les voûtes circulaires reposent sur un pilier central, comme la vieille salle aux archives de l'abbaye de Westminster, que les tzars tenaient leur cour, qu'ils donnaient audience aux ambassadeurs, qu'ils écoutaient débattre en leur présence par le saint synode les questions religieuses. A cette salle, tant de fois citée dans les annales russes, attenant le célèbre *Perron-rouge*, théâtre aussi d'une foule d'événements historiques. Ce *Perron-rouge* est déjà renversé, et peut-être le même sort attend le *Palais à facettes*. Ils doivent céder la place au nouveau palais impérial (*imperatorski dvoretz*), commencé sous Elisabeth, et que chaque règne nouveau voit agrandir, mais non pas terminer. Les vieux Moscovites, que revolta le seul nom de Saint-Petersbourg, voient avec un mécontentement qu'ils ne prennent pas la peine de cacher, et qu'il leur est facile de justifier cette fois, l'impérialisme toujours progressif du moderne sur l'ancien. Ils s'indignent contre les grilles de fer qui font d'un monument national la propriété du souverain; ils s'indignent contre les lourdes constructions récentes qui écrasent, par le seul contact de leur massive régularité, les légères et capricieuses dentelles des tours orientales du vieux Kremlin. Il est sûr, il est évident que, faisant offense aux règles du goût, non moins qu'aux souvenirs de l'histoire, l'*imperatorski dvoretz* mérite d'être comparé de tous points au palais italien que Charles-Quint fit insolentement construire dans l'alcazar morisque de l'Alhambra.

Si les touristes de l'Italie recherchent avec empressement l'occasion de se trouver à Rome pendant la semaine sainte, pour avoir le spectacle des grandes cérémonies de l'Église catholique, les voyageurs moins nombreux qui parcourent le nord de l'Europe feront bien de passer à Moscou le temps de Pâques, s'ils veulent connaître aussi les grandes cérémonies de l'Église grecque. Quant à moi, j'us d'autant plus à m'aplanir d'avoir pris cette époque pour le voyage de Moscou, que le carême russe (étant l'an dernier presque d'un mois plus tard) que le nôtre, et Pâques n'arrivant que le 27 avril, on avait passé les grands froids d'un long et rigoureux hiver, et la neige amoncelée depuis le mois d'octobre venait de fondre enfin sous la tiède haleine du printemps. On pouvait donc, sans crainte de geler sur pied, passer quelques heures de nuit à la belle étoile. C'est la nuit, en effet, comme à Rome, qu'à lieu le plus imposant et le plus magnifique des spectacles du culte; non pas le jeudi saint, toutefois, ni dans la soirée, mais deux jours plus tard, et à l'heure précise où, le samedi finissant, et avec lui la semaine des fêtes lugubres, commencent le dimanche et les fêtes triomphales. A onze heures du soir, la veille de Pâques, j'étais monté avec quelques amis sur la tour la plus haute plate-forme de non observatoire ordinaire, la tour d'*Ivan Veliki*. Bien enveloppés dans nos pelisses et nos bonnets fourrés, nous bravions la petite brèche qui durcissait encore chaque matin la surface des flaque d'eau. Le vent ne soufflait pas; la nuit était parfaitement calme et seréne, mais obscure néanmoins, et les seules étoiles scintillaient au firmament. J'avais cru trouver une foule immense aux divers étages de cette tour si connue par sa position centrale. Nullément; nous étions en fort petit nombre, à peu près tous étrangers, et Français pour la plupart. Du moins on n'entendait que notre langue retentir en paroles d'ourrouissement et de gaieté sur toutes les plates-formes et dans tous les escaliers en spirale. Les Russes étaient alors dans le spectacle que nous attendions. Je ne dirai rien du coup d'œil qu'offre Moscou la nuit. L'obscurité du ciel ne permettait pas de distinguer autre chose que les pâles lanternes de l'éclairage public, lesquelles, dispersées dans les rues et les places, et vues de haut en bas, semblaient les étoiles d'un ciel inférieur. Nous pouvions nous croire lancés hors de notre planète, n'ayant autour de nous que le vide infini, et l'immonsiété de l'espace où nagent les astres et les mondes.

Jusqu'au milieu de la nuit régnèrent le silence et l'immobilité. Dans la ville entière, aucun bruit, aucun mouvement ne pouvait faire soupçonner l'approche d'une fête générale. Enfin mimit sonne. Aussitôt l'énorme bourdon suspendu sous nos pieds, que trappe le battant de fer sonné par quatre vigou-

reux sonneurs, lance dans l'air un son grave et retentissant. A la voix de cette reine des cloches, et comme si la baguette d'un enchanteur eût donné le signal, toutes les églises s'illuminent à la fois. Notre tour d'*Ivan Veliki* se montre entourée de plusieurs ceintures de feu, et Moscou tout entier sort des ténébreux. C'est en ce moment que le métropolitain, ouvrant les portes du sanctuaire où il se tenait caché, prononce au milieu de la cathédrale de l'*Assomption* la parole sacramentelle: *Christ est ressuscité*. Alors, pour la seconde fois, le bourdon résonne; les trente-deux cloches de la tour lui répondent, et, s'ébranlant de proche en proche, toutes celles des neuf cents temples illuminés. Dans chaque église, dans chaque chapelle, les diacres et les chantres entonnent l'hymne de louange auquel tout le peuple répond en chœur, et le canon mêle sa grande voix à ce concert universel. Il ne manque que le tonnerre pour que tous les grands bruits della terre soient réunis. Bientôt de longues processions sortent de toutes les églises pour en faire le tour. Le clergé marche en tête, et chaque assistant porte un cierge à la main. Nous avions sous les yeux la procession de la cathédrale. Entouré d'archevêques, d'évêques, de diacres, de tout le haut clergé grec en nombreux costumes de cérémonie, le métropolitain était suivi d'une foule de généraux, d'officiers, de magistrats, et d'employés civils dont les riches uniformes brillaient aux feux de toutes ces lumières mouvantes, et les yeux n'étaient pas moins éblouis par tant de spectacles éclatants que les oreilles n'étaient assourdies par les bruits confus et prolongés des voix humaines, des cloches et du canon. Les offices commencent alors et se prolongent bien avant dans la nuit.

Parmi toutes les fêtes de l'Église grecque, Pâques est la plus grande et la plus populaire. C'est aussi la plus magnifique célébrée, et ce qui lui donne une supériorité incontestable sur les fêtes de l'Église romaine, principalement sur celles que Rome elle-même célèbre, c'est que toute la population y prend une part active et sérieuse, c'est que tous les fidèles se font un devoir d'y assister, non pas en curieux, pour amuser leurs yeux d'un spectacle, mais avec recueillement et piété. Certes, dans ce peuple jeune, neuf, où la civilisation commence seulement à luire et n'éclaircit que les hauteurs de la société, le scepticisme n'a pas encore pénétré à la suite des lumières. La foi se montre encore, aveugle si l'on veut et amie des vaines pratiques, mais naïve et sincère. Il suffit, pour la reconnaître à tous ses caractères, de jeter un coup d'œil sur la foule qui se presse, qu's agouille, qui se frappe la poitrine et baise humblement la terre autour de tous les autels, de toutes les images, de tous les objets de sa dévotion.

Pâques est à Moscou l'époque des visites et des cadeaux, comme le jour de l'an à Paris, comme Noël à Londres, à Berlin, à Saint-Petersbourg. On se sert alors, pour le salut, d'une formule particulière: *Christ est ressuscité*. — En vérité, il est ressuscité. Pendant six semaines après Pâques, on ne s'aborde qu'avec cette phrase et cette réponse sacramentelles, et pendant six semaines toutes les lettres commencent par cette même félicitation: *Christ est ressuscité*. Mais Pâques amène un autre usage, plus singulier, plus spécial et plus touchant. Dès que le métropolitain, en prononçant la fameuse formule, donne le signal des réjouissances, la joie des fidèles éclate dans les transports d'une embrassade universelle. Que les parents embrassent les parents, que les amis embrassent les amis, ce serait trop peu; pour un moment, tous les hommes sont frères, tous les hommes sont égaux. Les valets embrassent leurs maîtres, les vens embrassent leurs seigneurs, les moines embrassent les nobles, les pauvres embrassent les riches. Et chaque embrassade se compose invariablement de trois baisers sur les joues. On ne voit, on n'entend que des baisers dans les maisons, que des baisers dans les rues, que des baisers partout, entrepries seulement par le salut: *Christ est ressuscité*, et par la réponse: *Il est ressuscité*.

Mais à ces démonstrations d'allégresse générale, à cette universelle effusion des cœurs se joignent de plus solides témoignages d'union et de charité entre les hommes. D'abondants aumônes accompagnent ces baisers qui rapprochent les petits des grands et la misère de l'opulence. Dans toutes les maisons, suivant le rang et la fortune, on distribue aux nécessiteux des hardes, des vivres, de l'argent. Ce jour-là, demander n'est point une honte, et donner est un devoir. Au reste, il faut le reconnaître et le proclamer, la charité est grande en Russie. C'est, hélas! l'unique correctif à cet état de choses antisocial, athéisme, athéisme, athéisme qui attache l'homme à la gloire ainsi qu'une brute, qui fait de l'homme la propriété d'un maître, homme comme lui. Du moins, cette unique correctif à la servitude, la charité, s'exerce largement. L'ne foule d'établissements de bienfaisance sont fondés et entretenus par des dons volontaires, et mille familles dans l'aissance ne manquent d'avoir ce qu'on nomme *ses pauvres*, qu'elle se fait un devoir et un honneur d'assister avec fidélité. Dans ces habitudes bienfaisantes, on sent les mœurs de l'Orient, où la charité est un dogme religieux mieux pratiqué qu'à l'Occident, et je ne serais pas surpris que bien des gens en Russie, nobles ou marchands, riches par la naissance ou par l'industrie, abandonnant aux pauvres la dime de leurs revenus, comme le voulait, comme l'engignait Malouin. Certes, on reconnaît à tous ces caractères le sentiment de la fraternité humaine, de la fraternité devant Dieu, tel que la prêché Christ, le premier dans le monde, tel qu'à consolé, pendant des siècles, par la promesse d'une autre vie meilleure, les opprimés et les souffrants. La fraternité, c'est le premier des trois termes dont se compose aujourd'hui le priers de la destinée humaine; c'est par elle que viendra la liberté et l'égalité. Puissez-vous, ô Russes, peuple doté de grandes vertus naturelles, peuple bon, brave, patient, fidèle, hospitalier, généreux, puissez-vous marcher à ce progrès avec toutes les forces de la raison et de l'amour! C'est au sortir de votre longue passion dans la servitude, que vous pourriez vous embrasser fraternellement les uns les autres, et vous écrier avec un juste orgueil: *Christ est ressuscité!*

Une promenade au Salon, par Bertall.



(N° 169. — Tobie, se souvenant que son père lui avait donné le jour, s'arrange de manière à lui rendre la vue.)



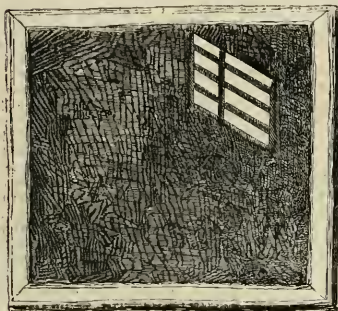
(N° 738. — Le jeu Pierre B..., poète tragique.)



(N° 551. — David montre en public la tête de Goliath.)



(N° 430. — Fleur-de-Marie au couvent de Saint-Hermangilde, — où l'auteur est resté court.)



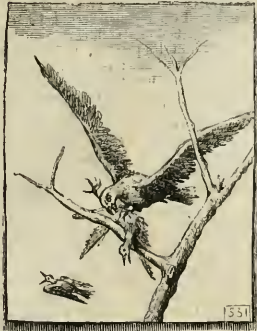
(N° 478. — Salle d'asile en Asie Mineure. Effet de soleil.)



(N° 485. — Une chasse au renard. Effet de queues.)



(N° 851. — Un Naufrage. Pas d'autres naufragés qu'un merlan. Les tigres l'ont négligé pour consommer les matelots et leur capitaine.)



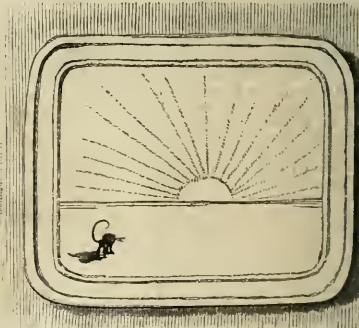
(N° 531. — Scène tragique. Une buse est accusée d'avoir tué une perdrix infortunée; un chardonnet indigné va chercher la garde.)



(N° 288. — L'homme entre la Vertu et la Volupté, par une élève de Raphaël.)



(N° 1368. — Lord Ashley. Traduction en français « l'Horace laud... »



(N° 833. — Le Désert. « Quand on fut toujours vertueux, on s'ime à voir lever l'aurore. » (Air connu.)



(N° 1350. — Numa Pompilius fait des études d'après nature pour arriver à composer ses lois, il est revu et corrigé par la nymphe Égérie.)



(Solon posait... les principes de la législation.)



(N° 730. — Entrée de Napoléon at de l'archiduchesse Marie-Louise; d'Autriche aux Tuileries, pour la cérémonie de leur mariage. — Scène majestueuse.)

Une promenade au Salon, par Bertall.



(N° 68. — Dévouement du trompette Escossier, lequel empêche ses capitaine de l'être.)



(N° 483. — Chasse au vol sous Charles VII, où l'on voit comment étaient les chiens à cette époque.)



(N° 1603. — Faust avec un étonnement, bien pardonnable, reconnaît, dans une femme de fer-blanc, la Marguerite qu'il avait jadis connue en chair et en os.)



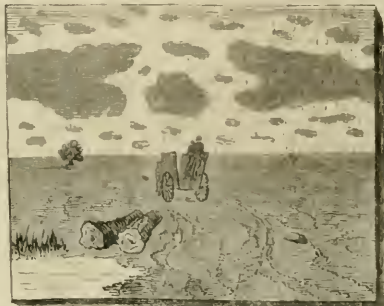
(N° 1631. — Le Babou Dworkanauthagore, certifié conforme.)



(N° 290. — Motif habituel et favori pour la peinture de M. Granet.)



(N° 395. — Portrait de M. Graecus, dans le même style.)



(N° 316. — Vue prise aux environs de Paris. Effet de soleil couchant.)



(N° 1268. — Portrait de M. G...)



(N° 1689. — Portrait de M. A. Cleucger.)



(N° 1579. — Portrait du petit René Francomme.)



(N° 126. — Portrait en pied de madame P... L... M... et de son fils.)



(N° 1171. — Portrait mélancolique d'un enfant égare dans les bois.)



(N° 216. — Un abonné à l'Estafette.)



(N° 980. — M. F... peint par...)



(Comme les gravures ne sont pas faites à la main, M. Melasot passe fièrement sans regarder, et ne conduit pas sa dame aux estafettes, vu le costume.)

Modes.

C'est pendant l'interruption des bals et des soirées que s'élaborent, aux rayons peu vifs encore du soleil de Longchamp, les modes et les toilettes nouvelles, et cette journée si impatientement attendue n'a pas manqué à son programme accoutumé.

Des équipages nombreux n'ont cessé de parcourir la grande avenue des Champs-Élysées, et le luxe de certains d'entre eux, ainsi que la tenue irréprochable de leurs attelages et de leurs livrées, se faisait remarquer au milieu de cette foule de petites voitures dites modernes, qui, par leur abaissement progressif au niveau de la chaussée, semblent s'humilier devant les modestes

promeneurs à pied; plusieurs calèches étaient conduites à la Dammot par des postillons répétant à la boutonnière de leurs vestes aux couleurs tranchantes les bonquets de fleurs qui décoraient la tête de leurs chevaux; dans la longue file qui s'étendait de la place de la Concorde à l'Arc de l'Étoile, nous avons aperçu une petite voiture de chasse à l'américaine, que sa légèreté et sa solidité ne manqueraient pas de faire adopter pour la saison d'été.

Les étoffes printanières que nous avons le plus remarquées sont, pour les redingotes du matin, les foulards avec dessins



s'élevant en blanc sur des fonds de couleur foncée, tels que le bleu, le vert ou le marron; viennent ensuite les taffetas glacés

vert printanier à larges raies séparées par des filets blancs; pour la toilette des jeunes personnes, on préfère le taffetas rose ou bleu à mille raies blanches; enfin, le poil de chèvre, la gaze de laine remplaceront cette année la mousseline de laine, et le coutil et le nankin devront céder le pas à deux nouvelles étoffes, que l'on désigne sous le nom de taffetas-fil et taffetas-laine.

Les soirées deviennent trop peu nombreuses pour que nous nous occupions d'indiquer à nos lectrices la composition de paires habillées auxquelles leur goût subira de reste; aussi la gravure en tête de l'article de ce jour ne reproduit-elle que les deux toilettes de ville dont voici la description :

Chapeau de tulle blanc vaporeux orné d'une branche d'orange, des magasins d'Alexandrine; — robe ouverte jusqu'à la ceinture avec revers bordé d'effilés en soie et cinq rangs d'effilés à la jupe; — manches à coudes et parements à la mousquetaire; — chemisette brodée à entre-deux à jours.

Chapeau en taffetas rose garni d'un panache de têtes de plumes et orné sous la passe de touffes en fleurs variées mêlées de dentelle; — robe en taffetas gris acier; — corsage montant à basques par devant, garni à l'entour de rubans de velours noir; — jupe garnie de deux grands volants de dentelle noire froncés par le haut et maintenus sur la jupe par trois rubans de velours noir; — écharpe de cachemire.

Voici quelques-unes des innovations qui seront apportées par nos habiles couturières dans la confection et la coupe des robes. Les corsages plats s'ouvriront à revers ou resteront ouverts droits comme les gilets d'hommes pour laisser entrevoir une blanche chemisette brodée ou un riche jabot de dentelle; les corsages, froncés sur les épaules, s'évaseront en gerbe en partant de la ceinture, qui sera étroite; beaucoup de manches se porteront courtes; les volants vont reprendre leur empire, et l'on n'en pourra porter moins de quatre ou cinq, dont le premier commencera à la ceinture; la broderie en soie ou en soutaiche et la passenterie dentelle seront employées concurremment pour l'ornementation des robes.

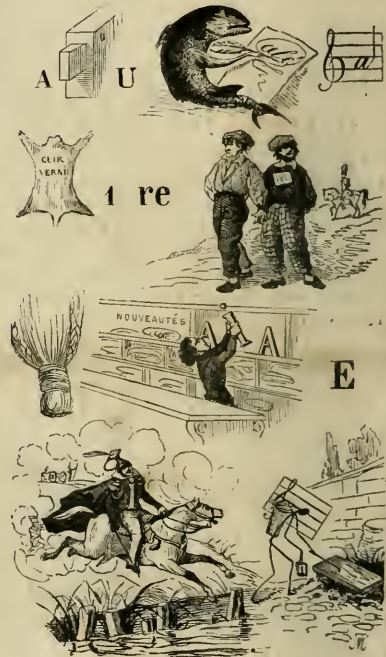
Quant aux chapeaux, jamais les magasins d'Alexandrine n'en ont offert un assortiment plus varié et plus élégant; nous y avons admiré, pour le matin, des capotes en ruban liseré et des chapeaux de paille cousus à fonds dormeuse garnis de rubans mi-partie tures ou écossais; pour la promenade, des chapeaux en paille de riz, des chapeaux de tisseu et paille d'Italie, dits *Pic-*

toria, d'un effet des plus vaporeux, et enfin des chapeaux d'Italie, dont la paille plissée et relevée par derrière, sans être coupée, forme un bayolet naturel qui donne à cette coiffure un aspect de simplicité aussi élégante que distinguée. Ces chapeaux sont généralement ornés de branches d'azalée, de chevetoux de Vénus, d'orange, et même d'une sorte de laque ombrée d'un effet très-original. Nous avons aperçu aussi, cachés dans une armoire secrète, des chapeaux de jardin, véritable forme Paméla en grosse paille, doublés sous la passe en taffetas vert, et ornés sur la forme d'un large nœud de ruban vert chiné en ailes de moulin à vent, dont pas une femme coquette ne pourra se refuser la fantaisie quand va venir l'époque de se promener à l'ombre des allées de son parc.

Nous ne quitterons pas les salons de cette modiste sans dire un mot des mantelets qu'elle confectionne avec le goût qui la distingue, et parmi lesquels nous citerons le mantelet Antoinette à grand volant, le mantelet Joinville à reflets verts glacés de violet, le mantelet Marie-Louise, à franges et à brandebourgs, et enfin, le mantelet Richelien, tout couvert de dentelle noire.

Les modes d'hommes n'ont offert, depuis le dernier article que nous leur avons consacré, aucune autre innovation que celle apportée par Humann dans la coupe des légers paletots d'été, qui seront inévitablement adoptés pendant la belle saison pour les courses du matin et la promenade à la campagne.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

(La loi des céréales en Angleterre est la préoccupation du moment.)

ON S'ABONNE chez les Directeurs de postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch-Lane-Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinoï-Dvor, 22. — F. BELLIZAN et C^o, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

Chez V. HERBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis).

A NEW-YORK, au bureau du *Courrier des États-Unis*, et chez tous les agents de ce journal.

A MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et C^o, rue Damiette, 2.



à dessins capricieusement chinés; puis, en riches nouveautés les magasins en vogue nous ont offert des taffetas bleu de France,